Rapport cartel Lille « Miettes », séance 1, le 14 octobre 2023.
Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.

Motivations

Les membres de ce cartel ont souhaité se réunir autour d'un projet : découvrir pour comprendre le travail d'Élie Doumit, psychanalyste, professeur en philosophie des sciences à l'Université Charles de Gaulle à Lille, fin pédagogue et qui fut avec l'École qu'il a fondé un passeur de la psychanalyse lacanienne. L'idée est de reconnaître qu'il n'est pas que cela, que sa lecture de Lacan, certes rigoureuse, est singulière car elle est traversée par un parcours intellectuel particulier.

Les membres du cartel ont exprimé l'envie, le désir de cerner le parcours philosophique qui a nourri la pensée de l'auteur et influencé sa compréhension des Dits et Écrits de Lacan. Et ainsi comprendre le pas que fait Élie Doumit entre philosophie et psychanalyse.

Questions

1. La question s'est posée alors de savoir comment cerner l'écart entre ce qui peut être considéré comme une discipline intellectuelle rigoureuse, théorique : la philosophie, la logique et la pratique de la psychanalyse qui appelle une expérience de la parole où le savoir ne cesse d'être remis en cause, interrogé.
   L'apport du savoir en philosophie est pourtant précieux dans le travail en analyse où se fait écho le doute : comment entendre cette dichotomie ou cette dialectique entre le symptôme qui émerge en analyse et le savoir philosophique, quand nous sommes tentés d'approcher l'Inconscient comme quelque chose de dispersé, en morceaux ou en miettes ?

2. Comment penser l'organisation d'un cartel sans le « plus un », le regard d'un « référent », cet Autre dont l'expérience donnerait une caution à ce qui serait dit ? Une place que nous imaginons qu'Élie Doumit se gardait bien d'occuper ! Gilbert Desmoulins a mis en évidence cette entorse à la règle, une forme instituée du cartel qui nous assurerait sans problème un confort dont nous pourrions nous suffire. Gilbert Desmoulins propose l'idée d'introduire dans ce dispositif un « moins un » dans un réel que nous aurions à circonscrire.
   Nous en sommes arrivés au constat que cette situation inédite nous oblige à devoir « répondre » à un désir de travail.

Objet d'étude pour la séance 1 : le titre

Le choix du titre par l'auteur fait référence à Kierkegaard (*Miettes philosophiques*) et marque le trait philosophique de certains articles. Or le titre, si on l'entend dans un champ sémantique peut faire allusion à deux idées.
La première est structuraliste. On entend « miettes » comme un ensemble d'éléments plus ou moins ordonnés.

La deuxième est plus basique ou triviale : « miettes » peut être entendu comme ce qui reste d'un repas (un banquet totémique ?) ou ces miettes proposées à un peuple qui souhaitant se libérer de l'esclavage (Exode, chapitre 16) doit faire le choix entre la loi arbitraire d'un tyran qui le nourrit mais le maintient au stade oral ou concevoir ailleurs d'une autre loi qui le renvoie à son désir.
Ce qui nous invite à réfléchir sur notre appétit de savoir face au discours qu'un patient émiette dans cette traversée qu'est l'analyse.

Fin de la séance :
Nous revenons sur l'ensemble des textes et leur publication diachronique.

Les États du symptôme	1985 : journées de Lille
Discours philosophique et discours analytique	1983 : Scilicet 6/7
Révision de l'esthétique transcendantale…	2013 : Communication Paris, matinées lacaniennes
La psychanalyse comme vision d'un monde ?	1994 : Bulletin Freudien n° 23-24
Freud, Lacan et le politique.	2011 : Communication cité philo
Responsabilité et Inconscient	2002 : Journées d'étude Lille
Autorité et modernité	2010 : Lille, Ecole du Nord
Les sociétés arabes et la psychanalyse	La célibataire n°8
Messie du mathème, mercenaire de l'amour	1982, Le Discours psychanalytique
La psychanalyse et la science de la psyché	Communication Maroc
Les mythes de la science	2005, Communication Lille 3
Y a-t-il une implication subjective du Réel ?	1991, Trimestre psychanalytique (1)
La béatitude, quelle horreur !	1983, Discours psychanalytique n°8
L'Immonde	1984 : Mi-dit n°2/3
L'Amour en prime	Communication Brest Ecole de Bretagne 2005
Réflexions sur la transmission en psychanalyse	2012 Communication Rabat

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 2**, le 18 novembre 2023.
Présents : Gilbert Desmoulin ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.
Lecture de « *Messie du mathème, mercenaire de l'amour* » proposée par Odile Grimbert-Doumit. Première partie.

Cet article publié en 1982, reprend une communication faite en 1979, attire notre attention sur le contexte dans lequel l'auteur s'exprime, à savoir dans une période troublée, ante et post-Lacan. Les relations fracassantes des uns et des autres dans la revendication d'un héritage ont provoqué des ruptures où chacun a dû prendre sa part. Certains remettant en cause la dérive silencieuse du « dernier Lacan » qui, avec ses graffitis[1], semblait ne plus entendre la voie vibrante de ses analysants.
Soucieux de comprendre ce qui sépare, Élie Doumit décide de déplacer cette fracture en interrogeant le savoir qui oriente le psychanalyste dans son expérience du transfert.

À ce propos, Élie Doumit choisit de poser comme écriture du transfert l'algorithme de Jacques Lacan présenté dans son allocution du 07 octobre 1967, cette référence nous incite à une étude comparée des deux textes. Comment Doumit entend-il cet algorithme ? En quoi s'écarte-t-il de l'explication qu'en fait Lacan ?

Concernant l'allocution de Jacques Lacan du 07 octobre 1967, Gilbert Desmoulins rappelle la difficulté des analysants de Lacan qui suivaient alors son enseignement d'être reconnus auprès de IPA et des conséquences sur la question d'une analyse dite didactique qui pouvait garantir la formation de l'analyste.
Cette anecdote n'est pas anachronique et interpelle sur le destin actuel des Écoles dans la formation de l'analyste.

Nous avons adopté la méthode d'une lecture linéaire du texte, à commencer par son titre dont le chiasme surprend : on associerait plutôt « messie » avec « amour » et « mathème » (ce bricolage lacanien) avec « mercenaire ».

Remarque Gilbert Desmoulins : ça n'est pas de bric et de broc !

Il faudra donc comprendre pourquoi l'auteur conçoit cette dichotomie entre « amour » et « mathème » à l'envers. Entre « l'ordre du cœur » et « l'ordre de la raison »[2] où situe-t-il l'analyste ?

Doumit souligne dans un premier temps le paradoxe de ceux qui se placent du côté de la raison en rappelant que, dans l'Histoire des sciences, des passions se sont déchaînées et que le débat, la spéculation visent bien souvent l'amour d'un « Être mythique »[3] dont on souhaiterait préserver l'unicité, cet « amour de la science … ne permet d'aucune manière de sortir de soi-même»[4]. Un paradoxe qui doit alerter le psychanalyste sur le caractère spécifique « d'hainamoration » dans l'amour de transfert.

[1] Lacan considéré « par ses détracteurs, il n'est que graffiti » : E. Doumit, *Miettes psychanalytiques*, Louvain-la-Neuve, EME, 2022, page 96.
[2] E. Doumit, *Miettes psychanalytiques*, Louvain-la-Neuve, EME, 2022, page 93.
[3] *Ibid,* page 94.
[4] *Ibid.* page 94.

Doumit analyse alors cette première dichotomie : Mathème/Amour. Le mathème, c'est ce qui ne parle pas, ça ne jouit pas. L'amour, ça parle ! Mais de quoi et à qui ?
Or, si on a pu constater qu'il y a un amour de la science dont le discours peut devenir un mot d'ordre pour ne faire qu'un, on sait depuis Roland Barthes que le discours amoureux est fragmenté. Cette contradiction entre le désir d'un savoir absolu et le discours amoureux interpelle le psychanalyste qui serait tenté de confondre son bien avec celui du patient pour ne faire qu'un.
Avec l'écriture lacanienne du transfert, Élie Doumit soulève plusieurs malentendus. Celui d'une interprétation du mathème que l'on confond trop souvent avec le concept et un malentendu sur l'identité du sujet-supposé-savoir que l'on situe du côté de l'analyste. S'il est entendu que l'analysant commande à l'analyste de l'orienter dans son symptôme, l'algorithme nous dit autre chose.

$$\frac{S \longrightarrow S^{q}}{s\ (S^{1}, S^{2}, \ldots S^{n})}$$

Doumit dit que « Lacan couple son écriture canonique du Sujet (S/s) à celle du transfert »[5] et fait du sujet sous la barre le sujet-supposé-savoir, mais d'un savoir troué dont le discours s'articule dans une chaîne de Signifiants qui contient un ensemble vide. Le sujet-supposé-savoir est donc double et forme une nouvelle dichotomie qui divise et sépare l'analyste et l'analysant. Ce dernier se situant sous la barre est du côté de la signifiance, tandis que l'analyste suspendu au discours de l'analysant se détermine différemment : il joue le rôle de l'Autre de la jouissance dans un lieu où il est à la fois Être de amour, Autre, et objet(a) réduit voire oublié, un « mirage » que l'analyste « va faire miroiter »[6]. Protagoniste dans un conflit dont il est étranger, Élie Doumit dit alors que l'analyste est « mercenaire de l'amour ».

Valérie Batteux pose une question : « un mercenaire qui agit pour le compte de qui et de qui cherche-t-il le bien ? »
Si on entend bien la question de Valérie Batteux : contrairement au prêtre, l'analyste ne reçoit pas la confession gratuitement. Comment supporter cette fonction, être engagé dans le conflit que l'analysant livre à partir de son symptôme, sans en tirer profit ?
Élie Doumit répond à cette question en avertissant le psychanalyste à ne pas s'ériger en « Messie du mathème ».
Un détour par la lecture de la proposition de Lacan du 07 octobre 1969 nous a semblé nécessaire pour démasquer ce « mercenaire de l'amour ».
Lacan évoque dans son écriture du transfert le concept de l'*agalma*.
L'agalma dans la Grèce archaïque c'est un objet dont on se pare ou dont on s'enorgueillit, au sens figuré, ce qui nous rend fier. C'est aussi un objet mystérieux dont la possession fonde le

[5] *Ibid*, page. 95.
[6] *Ibid*, page. 96.

pouvoir temporel et religieux du roi thaumaturge. Le moment où le roi se pare de cet agalma se fait en silence et hors du regard. Cet objet archaïque, métonymie du pouvoir, est maintenu caché dans un lieu tenu secret du palais le *Thalamos* : un lieu sacré, secret qui peut être oublié, perdu dont la topologie peut faire penser à l'espace troué chez Lacan. C'est enfin un ouvrage d'art finement travaillé pour une offrande aux dieux, une statue qu'admire la foule sur la place publique, qui fascine ou sidère. Ce qui donnera le verbe □□□□□□ « admirer, être charmé, séduit ». Dans la Grèce classique, c'est le discours laudatif que tient traditionnellement un convive sur son voisin au cours d'un banquet (métaphore d'un discours amoureux) et que Platon transformera en pouvoir d'attraction chez Socrate face à Alcibiade.

C'est sur cette interprétation de l'agalma par Lacan que se termine la séance.
Nous aurons à voir ce que dit Élie Doumit de cet amour sidérant.

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 3**, le 09 décembre 2023. Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.
Lecture de « *Messie du mathème, mercenaire de l'amour* » proposée par Odile Grimbert-Doumit. Deuxième partie.

Pour synthétiser la lecture, j'ai choisi une présentation en trois points en parodiant le tableau de Lacan sur la sexuation.

I) L'Axe des contraires et le paralogisme :

Nous avons du côté gauche, le côté du **Messie** ∀x. Φx (avec *phi* comme initiale de *philia*) et du côté droit **Le Mercenaire** $\overline{\forall x}$. Φx. L'un (∀x. Φx) est entier, fidèle, il serait comme une révélation ou le *lieutenant*, celui qui tiendrait lieu du transfert. L'autre est, comme on pourrait le dire d'un mercenaire, sous contrat, il est partiel, on ne cherche pas à savoir qui l'emploie, ça lui est égal. Cet axe s'articule selon deux discours.

II) Du dire au dit et de la Lettre

Nous aurions à nouveau d'un côté, le discours du mathème**,** il serait le vrai, comme une formule dont on ne peut douter, un invariant. Ça s'écrit, « ça ne cesse pas de s'écrire » (le nécessaire ?) mais ça ne parle pas ! Et d'un autre côté le discours de l'amour**,** qui est dans la tromperie, la duperie, voire l'impossible qui ne s'écrirait pas.
Or, s'il « ne cesse pas de ne pas s'écrire » (le contingent ?), ça parle ! De ce fait le mathème est imparfait, (∃x. $\overline{\Phi x}$) : plus il tend vers le nécessaire et se confond avec le concept, plus il rate son « être », et la possibilité de transmettre le dire d'un être parlant. Quant au discours de l'amour il risque, dans sa discursivité de s'enfermer dans « un lieu sans rencontre »[7], car plus il tend vers le senti, le vécu, plus il rate son « image », et la possibilité de signifier et de s'approcher d'un « quelque *Dit* que ce soit »[8], il serait insignifiant. Le mathème ne se réduirait donc pas au concept. Pour y échapper Lacan se laisse séduire dans les années 1950 par le concept heideggérien de la Lettre, mais cela le figeait encore dans un monde éthéré où Doumit y voit une dérive mystique. Sur cette question Doumit se réfère à Kant : « Entrainé par cette

[7] *Ibid*, p. 100.
[8] *Ibid*, p. 99.

preuve de la puissance de la raison, notre penchant à étendre nos connaissance ne voit plus de bornes. La colombe légère qui, dans son libre vol, fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle volerait bien mieux encore dans le vide. C'est ainsi que Platon, quittant le monde sensible (…) se hasarda sur les ailes des idées, dans les espaces vides de l'entendement pur. Il ne s'apercevait pas, que malgré tous ses efforts, il ne faisait aucun chemin (…). C'est le sort ordinaire de la raison humaine, dans la spéculation de construire son édifice en toute hâte et de ne songer au fondement. » Introduction à *Critique de la Raison Pure*.
Dans le discours de l'amour, le lieu de la lettre d'amour, ce ne serait pas le discours du mythe qui se manifeste comme « indésignable »[9]. Il aurait bien une trace, mais ce ne serait pas celle d'un discours pur, ce serait plutôt la lettre d'un dire paralogique : un « to be or not to be », le négo de l'égo pour ainsi dire : il faut voir la forme négative des phrases des pages 100 et 101. Ce *négotisme* nous éloignerait de l'analyse et ne serait qu'un rappel du Moi « une théologie de l'Être »[10] qui sonnerait le glas de l'analyse. Ce qui amène Doumit à reposer cette question sur l'axe du Réel et de la jouissance.

III) Du Réel et de la jouissance

Du Réel de la lettre d'un côté, « une répétition de traces qui ne cessent de s'effacer »[11] (qui ne cesse pas de ne pas s'écrire), le texte de l'inconscient serait comme la tapisserie de Pénélope : l'analyste y défait le discours de son patient « sans aucun état d'âme »[12] pour éviter d'épouser son symptôme. Et la jouissance de la Lettre, la lettre comme « trace de la trace »[13] serait alors pour Doumit un déchet de la jouissance qui tombe comme l'effet secondaire d'un traitement dont le mathème non comme une écriture scientifique, pourrait nous immuniser d'un savoir suffisant et viendrait parer à « l'insuffisance, voire l'impuissance »[14] de l'analyste.

Dans la perspective de comprendre la définition d'Élie Doumit sur la question du savoir de l'analyste pour ce qu'il en est du symptôme et de sa place dans le transfert nous pouvons constater dans un premier temps que si Élie Doumit dessine une figure binaire de l'analyste, tel Janus : messie/mercenaire, celle-ci n'est pas articulée par les conjonctions et/ou, mais par une ponctuation dans le titre de l'article : la virgule qui permet un déplacement et des croisements. Loin d'être manichéenne, la figure de l'analyste oscillerait entre un état de grâce et celui de la corruption. Contrairement à Lacan qui habille l'analyste des attributs de l'agalma (pour dire qu'il s'agirait bien là d'oripeaux), il semblerait que Doumit au contraire le déshabille, comme Pénélope qui défait prudemment chaque nuit, à l'écart, dans le non sens, les fils de sa tapisserie. La question de la parole, organe vecteur de l'analyse, est elle aussi soumise à la question de la Lettre que Doumit réduit à une équation entre le fantasme et la jouissance. C'est ainsi que, dans une suite de propositions négatives, Élie Doumit résout la dichotomie de l'analyste dans une

[9] *Ibid*, p. 97.
[10] *Ibid*, p. 102
[11] *Ibid*, p. 101.
[12] *Ibid*, p. 102.
[13] *Ibid*, p. 101.
[14] *Ibid*, p. 102.

dialectique du Sujet qui se comprend dans un paralogisme. La question d'un « to be or not to be » se dissout dans un *négostisme*, se serait un semblant de l'ego où l'analyste et l'analysant s'entendent dans la possibilité d'échapper à un retour du Moi comme « théologie de l'Être » dont la jouissance condamnerait ce couple à tourner en rond.
Enfin, il semblerait que Élie Doumit avertit, en 1982, donc après Lacan, ceux qui seraient tentés de lui succéder, de se garder d'en être messie ou mercenaire.

En conclusion : Le transfert et la transmission pourraient se comprendre selon Élie Doumit entre un dire et un dit ; ce serait un événement où la lettre muette inscrite dans le corps de l'analyste et la parole non matérialisée de l'analysant se rencontrent dans ce moment ponctuel, dans l'instant en analyse que les grecs nomment le *kaïros*, encore faut-il le saisir. Quant à l'espace, défini par Foucault comme une hétérotopie (voir communication de Michel Foucault en 1967 « Des espaces autres »), un concept repris par Lacan qui en fera la topologie, il serait pour Doumit « un espace déformable » p.100, quantique, dont il développe la pensée dans *Espace et Temps en psychanalyse* en 2020.

Questions et remarques
Gilbert Desmoulins rappelle à propos du *Dire*, que c'est parce qu'on parle qu'il y a l'Inconscient, l'inconscient n'est pas déjà là, il n'est pas « pré-langagier ». Si l'acte de la parole et l'effet de langage sont essentiels dans le dispositif analytique qu'en est-il alors du silence ? Et comment la langue, le langage s'articulent-ils dans le transfert ?
Valérie Batteux et Martine Butez remarquent que le *négo de l'égo* , une expression inventée par Odile, renvoie à la demande régulière de patients qui demandent qu'on les répare, d'effacer leur symptôme pour qu'ils redeviennent comme avant, sans savoir vraiment qui ils étaient ni quelle fiction ils portent de leur identité. Nous savons que la levée du symptôme peut en entraîner un autre, ou plonger le patient dans un état d'angoisse.
Même question pour des patients qui s'interrogent sur la désignation psychiatrique de leur symptôme, une désignation stigmatisante qui convoque le savoir du médecin et son traitement en faisant fi du Sujet de l'Inconscient et des ses effets.
Remarque commune : la position de l'analyse serait d'inviter le patient à dire comment il vit cette stigmatisation et quel sens elle a pour lui.
À propos du savoir de l'analyste face à la détermination du symptôme dans divers nomenclatures thérapeutiques, Gilbert Desmoulins souligne qu'il n'y a pas de connaissance qui ne soit passée par le sens ; une hypothèse qui sera développée plus tard dans l'étude de l'article d'Élie Doumit « Révision de l'esthétique transcendantale à travers la topologie ».
Enfin sur la question de la Lettre dont Élie Doumit parle en dernière partie de son article dans un style surprenant où presque toutes ses phrases sont à la forme négative, Valérie Batteux l'assimile à la difficulté pour un analysant d'investir cet « objet a » comme « ce qu'il aurait à perdre ». Ce qui amène Martine Butez à soulever l'idée que certains patients s'accrochent à leur symptôme en « allant d'objet à objet ».

Nous concluons la séance sur la décision pour trouver des réponses à ces interrogations d'étudier le texte « Les États du symptôme ».

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 4,** le 23 janvier 2024. Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard (excusée) ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.
Exposé de l'article « Les États du symptôme » par Odile Grimbert-Doumit.

Nous avons choisi la méthode du commentaire en abordant la lecture du texte en trois parties : 1) Aliénation de la raison et réduction de l'altérité ; 2) la science et le Sujet ; 3) l'épistémé et le logos du pathos

Dans cet article qui est une réécriture de l'introduction d'Élie Doumit à un colloque organisé à l'Université Charles de Gaulle à Lille en 1985, l'auteur pose la question de ce que nous en savons du symptôme. Le savoir serait initial : une « orthogénèse »[15], or le symptôme viendrait contrarier cette illusion. Dans sa pureté universelle, la raison ne serait d'aucun secours face à la croyance du Sujet à son discours. Il fait alors un état des lieux de la triade : savoir-raison-croyance.

I Aliénation de la raison et réduction de l'altérité

Dans une situation de fin de l'Histoire selon Hegel le Sujet ne ferait plus qu'un avec l'objet, une sorte de Sujet « dans une *Aufhebung* suprême … se serait dans l'authentique oubli de soi qu'on est authentiquement chez soi »[16].
Le Sujet qui était jadis confronté à l'autre dans une société régulatrice mais oppressive que connaissait Freud est de nos jours un être livré à « une sorte de principe de plaisir hégélien qui serait la fin de la tension, la fin de l'opposition du Sujet et de l'objet, dans une union translucide, apaisée et satisfaite »[17] et qui viendrait mettre un terme à la dialectique du Maître et de l'esclave.
(Je précise ici que ces propos qui préfigurent un Sujet « sans gravité » ont été tenus par Élie Doumit en 1985).
Cette nouvelle situation intègre le nécessaire au contingent : pourquoi se soumettre à la raison quand on peut jouir sans entrave…
Cette hyperbolisation du Moi, mais l'auteur parle du « soi » (terme foucaldien : « Le souci de soi »), implique selon l'auteur une révision de la pratique analytique.

II La science et le Sujet

Le Sujet et l'objet ne faisant qu'un dans ce nouvel *État du symptôme*, qu'en est-il de la science ? La science regarde, étudie le Sujet comme un objet et de cet fait, la science exclut le Sujet du savoir. Or, dans cette nouvelle communauté idéale, où il n'y aurait plus de malaise, la science s'impose comme un discours du Réel sans Sujet. Qu'en est-il alors du sujet-supposé-savoir sur lequel nous nous sommes interrogés dans les séances précédentes à propos de l'algorithme du transfert ? Comment faire avec cette infinie liberté du Sujet, symptôme d'un « chez soi » et comment l'analyste en serait-il la jouissance ?

[15] *Ibid*, p. 9.
[16] *Ibid*, p. 10.
[17] *Ibid*, p. 10.

La science dans son « idéal ne change rien à l'affaire »[18] devant le symptôme qui vient tromper sinon duper le savoir de l'analyste en le réduisant au silence. Paradoxalement le symptôme vient foutre le bordel et le malaise dans ce nouvel *État* de jouissance.
Selon Élie Doumit, le symptôme ne serait pas seulement le produit d'un refoulement qu'il suffirait de décrypter dans le récit du patient ni une méta-structure dont Lacan cherchait le lieu, ou la métaphore. Dans son mécanisme de la répétition, certes admis et reconnu, Doumit voit curieusement dans le symptôme une dimension ou un espace poétique, un espace de création.

III Le logos du pathos

Élie Doumit soulève une contradiction : le symptôme est un objet de tromperie, mais pour qui et en quoi ? À la fois il simule et il dit vrai ! Dans sa parrhésia le symptôme est bien un objet réel, irréductible à l'histoire du Sujet, il n'y aurait pas de Sujet sans symptôme, autrement nous serions *normopathes* et ça c'est un autre problème. Le symptôme serait la métaphore du Sujet où « s'y affirme la voie où Freud restitue au symptôme sa dimension métaphorique »[19].
Nous savons en linguistique que la métaphore est un trope qui modifie et substitue, il donne une liberté aux mots et au sens. Selon Gustave Guillaume : « le mot est par essence un être de mémoire. Il est déjà construit, dans la mémoire qui se souvient de sa construction, quand l'acte de la formation de la phrase s'engage. Par rapport au mot, la phrase apparaît un être non de mémoire, mais d'imagination. Nous créons dans le moment du besoin à partir de mots déjà crées en nous. »[20]
Alors comment et pourquoi cette liberté de création est-elle barrée ?
Doumit intervient sur cette question en évoquant le processus primaire et le processus secondaire dans le concept freudien de *Bindung* et de cette oscillation « du passage de l'énergie de l'état libre à un état lié »[21].
Puisque nous sommes désormais dans l'État totalitaire de la jouissance, Doumit rappelle que l'analyste ne devrait surtout pas en être le maître. Car dans ce cas il pérennise la plainte de son patient animé par la frustration et exacerbe son symptôme. Le seul maître dans cette histoire c'est le symptôme. Élie Doumit suggère de s'en tenir à la métaphore et de comprendre ce qu'il en est de la « jouis-sens ».

Discussion :
Question de Martine Butez : est-ce que le symptôme ne se maintiendrait que dans la perlaboration qui viendrait mettre un frein à la circulation du savoir ?
Gilbert Desmoulins suggère que dans la traversée du fantasme il faudrait s'interroger sur ce qui est figé et ce qui fait répétition, selon Lacan on ne pourrait pas faire la distinction. Pour Hegel, ce qui est réel est rationnel, mais l'histoire du monde nous montre autre chose : il y a de l'irrationnel, une inconscience de soi du Sujet. La jouissance contre soi est la marque du symptôme. Il faudrait revenir sur le concept du bonheur chez Aristote… La conscience c'est la mémoire…

[18] *Ibid*.
[19] *Ibid*, p.12.
[20] Gustave Guillaume, *Leçons de linguistique 1943-1944*, Presses Universitaires de Lille, 1990, p. 13.
[21] *Ibid*, p.12.

Martine Butez soulève l'idée que c'est par le truchement de l'analyste que le patient va faire quelque chose de son symptôme sans son analyste. Et pose une question : Quelle différence fait-on entre énergie évoquée dans le texte et libido, où situer le symptôme ? Il faudrait essayer de définir cet espace, le lieu du symptôme.
Odile : ce serait comme on dit dans un tribunal « un non-lieu », ni innocent, ni coupable !
Gilbert Desmoulins nous conseille la lecture *Le Mythe du névrosé* de Patrick Valas.
Nous terminons sur la présentation de quatre ouvrages qui nous invitent à réfléchir sur le concept du savoir et de la post-vérité.
L'ordre du Discours Foucault, 1970
Sapiens, une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari 2012 (plutôt une fiction)
Philosophie de la post-vérité, Alain Cambier, 2019
Apocalypse cognitive, Gérald Bronner, 2021

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 5**, le 17 février 2024. Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.
Exposé de l'article « Responsabilité et Inconscient » par Martine Butez.

Martine Butez nous propose d'interroger la notion de responsabilité à travers son expérience clinique de travailleur social dont elle a rendu compte dans son Mémoire de master de psychanalyse sur le thème du « Désir d'aider », de l'implication et de la responsabilité du sujet – aidant. Ce mémoire s'intéresse au désir d'aider comme modalité de jouissance pour tous ceux qui font le choix de l'aide à l'autre, un métier. Sont aussi concernés les métiers du soin, de l'enseignement etc. Que le patient, la personne accompagnée ait une demande (il- elle fait appel à l'aide du professionnel), ou qu'il-elle n'ait aucune demande ou attente (comme souvent dans le cadre de la protection de l'enfance), se joue chez le professionnel une jouissance qui peut à la fois s'inscrire dans une pulsion de vie et/ou de mort. L'un des constats est la frustration : l'autre (la personne accompagnée) ne vous apporte jamais ce que vous attendez.

Ce désir d'aider l'autre (invariant du travail social), que doit-il au désir inconscient, désir fondamental qui habite chaque être humain parlant ? Autrement dit, comment ce désir qui naît avec le langage, s'agence-t-il dans ces métiers de l'aide à la personne ?
Au fond, quels sont les destins possibles du désir et comment le travailleur social s'arrange t-il avec son désir ? Cette recherche s'est organisée autour de 3 questions : le désir, moteur de l'existence humaine, est-il possible dans ce métier singulier traversé par une histoire, des contextes, des paradoxes qui viennent se confronter de façon permanente dans son exercice quotidien ? De quelle nature est le désir qui agit en permanence le sujet à son insu ? Et si le désir d'aider n'était en définitive, qu'une modalité de jouissance chez le travailleur social ?

Le travail de ce mémoire a donc consisté à travailler sur le désir inconscient tel qu'Elie Doumit l'évoque dans son article « responsabilité et inconscient »: « lorsque Freud associe pulsion et mythe, que nous dit-il d'autre que le désir est pour ainsi dire aveugle ? Est-ce à dire qu'il aurait ce caractère de fatalité grecque ? Quelle responsabilité, peut-on, dès lors concevoir au sujet auquel on a à faire en psychanalyse ? Non pas certes le Sujet dit conscient mais celui qu'on

appelle depuis Lacan **« le Sujet de l'inconscient »**, un Sujet dont il faut bien dire que Lacan a maintenu tout au long de son enseignement, contre vents et marées, et s'il l'a maintenu, n'est ce pas pour dire que **ce Sujet est d'une certaine manière responsable et s'il l'est, de quoi ? »** [22].

Comment travailler et comprendre ce qui se joue (de quoi le sujet travailleur social est-il responsable) avec la personne accompagnée (à noter la terminologie qui s'est transformée au fil du temps : client, usager, et aujourd'hui personne accompagnée) ?
Il y a trois protagonistes dans le travail social : le travailleur social- la personne accompagnée et l'institution (il y a encore à ce jour très peu de professionnels libéraux).

Martine Butez évoque la pulsion de pouvoir comme pulsion de mort[23] à l'œuvre dans l'exercice même du travail social. « Je sais ce qui est bon pour l'autre ». Or l'autre est « le semblable est en même temps l'étranger ». Cela crée de façon permanente des malentendus. Comment clarifier ce qui se joue en soi dans cette relation professionnelle, pour définir sa propre responsabilité dans la relation à l'autre, fragilisé ? (le travailleur social ne rencontre que des personnes fragilisées dans leur vie affective, matérielle, économique, éducative…).
La responsabilité est un concept, le responsable c'est le Sujet.

Intervention de Valérie Batteux : le travailleur ne souhaite plus porter sur lui une charge aussi importante qui sur le plan juridique est dans un très grand flou. Entre coupable, victime et responsable : chacun se renvoie la balle. Et ce « désir d'aider » (ce qui motive au départ le choix de ce métier/profession) s'efface et s'incline devant un impératif qui consiste à faire le travail sans risquer de se trouver dans une situation impossible comme le précise Martine Butez. D'où l'insatisfaction/frustration du travailleur social qui ne sait pas définir sa responsabilité.

À ce propos Valérie Batteux évoque la mise en place pour les éducateurs de stages de « co-développement » issus des méthodes américaines où il est question d'échanges ludiques avec fournitures d'outils, de grilles d'évaluation sur le « self control », stage à renouveler, comme une sorte de *driving licence* et un prêt à penser devant une « résistance » des deux camps : une institution qui impose son mode opératoire, et le patient qui dit « non, c'est pas ça ». Quand ça ne fait plus sens, la responsabilité se convertit en culpabilité et de la culpabilité au trauma, il n'y a qu'un pas.
Ce qui nous renvoie au texte d'Élie Doumit : *« Certes ce terme de sens est dans notre milieu source de méfiance, car il escamote la dimension de l'altérité, il esquive la dimension du rapport du Sujet à l'Autre ; un rapport dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est conflictuel »*[24]
Question Odile Doumit : Qu'est-ce qui se passe quand ça tourne mal ? Qui est responsable ?

Martine Butez explique que le « désir d'aider » se heurte à l'autre dans le cadre d'une rencontre instituée où celui qui souffre n'a pas la possibilité d'exprimer singulièrement une demande

[22] Élie Doumit, *Miettes psychanalytiques*, Louvain-la-Neuve, EME, 2022, p. 72.
[23] À ce sujet, Martine Butez nous invite à lire l'entretien de René Major et Claude Lévesque : « psychanalyse et politique », Dossier *Que faire ? La déconstruction et le politique*, revue Spirale, 2009.
[24] Élie Doumit, *Miettes psychanalytiques*, Louvain-la-Neuve, EME, 2022, p. 74

pour répondre de son symptôme ce qui place l'analyste, le thérapeute, l'éducateur dans un dialogue de sourd, (mal – entendu) cela nous renvoie à la dernière phrase du texte : « il ne suffit pas de se taire pour faire jaillir la dimension d'un dire, ou pour donner à son silence un peu plus de valeur que de simplement « la boucler », sous prétexte qu'il ne comprend pas ce que dit son patient »[25].

Martine Butez et Valérie Batteux soulèvent la dimension politique de la place de l'analyste, du thérapeute, du travailleur social quand il travaille dans un cadre institutionnel. Le silence de l'institution qui se repose sur ses agents confrontés à un *impossible* conduit à un discours de la plainte, une plainte bicéphale où les rôles parfois sont inversés : l'aidant devient victime d'un système où son désir, ce qui le motive, le place dans une situation de frustration et le rend faillible.
Comment délivrer nos patients de leur symptôme ? Pourquoi ce « Désir d'aider » serait impossible ?
Gilbert Desmoulins évoque la question du don travaillé par Marcel Mauss[26] avec l'idée du potlatch[27] : une pratique indigène des amérindiens du Nord. Il s'agit de faire un don pour pacifier une situation conflictuelle et faire sens commun, de ce conflit dont parle Élie Doumit sur le rapport à l'autre : *«* Certes ce terme de sens est dans notre milieu source de méfiance, car il escamote la dimension de l'altérité, il esquive la question du rapport du Sujet à l'Autre ; un rapport dont le moins qu'on puisse dire qu'il est conflictuel et qu'il soulève la question de la responsabilité du Sujet qui face à cet Autre, se trouve acculé à devoir répondre… mais de quoi ? *»*[28]
Une idée reprise par Valérie Batteux : « donner, recevoir, rendre ».

De cet *impossible* Élie Doumit nous éclaire avec l'allégorie de la caverne de Platon. Dans cette inhabileté de « ce travail de libération »[29] , le patient ne serait pas seul pris au piège dans les chaînes de l'illusion, un autre serait pris dans celles de la structure.
Doumit nous dit qu'il y a deux captifs dans cette histoire : « Quelle différence peut-on faire alors entre les captifs de la caverne et les captifs de la structure ? »[30]. Il serait intéressant de se demander qui sont pour Élie Doumit les captifs de la structure.
Si nous relisons le texte de Platon, il semblerait que ce soit ceux qui « dans les hauteurs que leurs âmes sont toujours impatientes de toujours séjourner (…) car si en quittant ces divines contemplations pour en venir à celles qui sont humaines, il fait triste figure et s'il est visiblement ridicule avec sa vue encore trouble et avant qu'il se soit accoutumé à l'obscurité présente, il est contraint dans les tribunaux ou quelque part ailleurs de disputer à propos des ombres de la justice. »[31]

---

[25] *Ibid* p. 77-78.
[26] Marcel Mauss « essai sur le don » (1925) dans lequel il évoque le don/contre don comme contrat fondateur des liens sociaux qui oblige mutuellement donneur et receveur.
[27] Cérémonie au cours de laquelle des clans ou des chefs de clans rivalisent de prodigalité, soit en détruisant des objets, soit en faisant des dons au rival qui est contraint à son tour à donner davantage.
[28] Élie Doumit, *Miettes psychanalytiques*, Louvain-la-Neuve, EME, 2022, p. 73 - 74
[29] *Ibid*, p.75.
[30] *Ibid*, p.75.
[31] Platon, *La République*, VII, 517, 518.

Qui est cet Albatros (« ce prince des nuées ») ? L'analyste ? Ou quelques-uns qui, figés dans la structure « frappé d'une insuffisance »[32] ou au contraire trop suffisants avec les formules qui ne peuvent pas répondre du symptôme. Doumit critique un usage suffisant des formules : *«* le terme de structure ne fait pas bon ménage avec celui de responsabilité *»*[33]. Il faudrait pouvoir *«* répondre des effets mêmes des lois du langage *»*[34].
La discussion s'oriente alors autour de la distinction entre sens /énonciation et de la double nature du Signifiant que rappelle Odile : dans les *Écrits*, Lacan parle de la nature acoustique du Signifiant « ce sont les phonèmes (…) Par quoi l'on voit qu'un élément essentiel dans la parole elle-même était prédestiné à se couler dans les caractères mobiles qui … présentifient valablement ce que nous appelons la lettre, à savoir la structure essentielle du Signifiant » p.501 (ce qui nous rappelle Gustave Guillaume « le mot est un être de mémoire CR du 24 janvier). Le Signifiant n'aurait de sens que dans cette instance phonématique. Cette double nature ne relèverait pas seulement de l'algorithme saussurien S/s qui « dans sa fixation « perverse » au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statufie… cette chaîne qui insiste à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir de mort »[35].
Nous retenons le caractère mobile du Signifiant, et le balbutiement, le babillage…

Les questions et les propositions de Martine Butez soulèvent bien des questions. Nous avons pris la décision de poursuivre la lecture comparée du Mémoire de Martine Butez avec le texte d'Élie Doumit.

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 6,** le 23 mars 2024. Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.
Exposé de l'article « Responsabilité et Inconscient » par Martine Butez ; suite.

Martine Butez revient sur le phénomène de la coupure, que l'on pourrait entendre comme la mise en scène d'un débat où Éros et Thanatos se disputent dans l'exercice du pouvoir où s'articule le travail de l'analyste – travailleur – accompagnant dans le cadre de l'institution. En ce qui concerne un des « acteurs », à savoir le Sujet souffrant, Martine Butez nous rappelle l'historique de la terminologie le désignant : ce fut d'abord un « client » puis un « usager » avec parfois l'erreur orthographique de certains qui, souligne Martine Butez, écrivaient *usagés* ceux qu'ils avaient à aider, ce qui est révélateur sur le regard porté alors… et enfin le terme « accompagné ». L'histoire de ce métier est donc traversée par les caprices sinon les dérives lexicales d'une institution qui ne sait pas définir correctement le Sujet dont elle a la mission de prendre soin et donc de sa responsabilité.

[32] *Ibid*, p.75.
[33] *Ibid*, p.74.
[34] *Ibid*, p.76.
[35] Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 518.

Sur la détermination du terme « accompagné » et donc du lien qui s'établit entre « l'aidant » (pour résumer les différentes terminologies) et « l'accompagné », il se jouerait quelque chose de l'ordre de la pulsion et d'une jouissance où chacun est impliqué. C'est alors que Martine Butez revient sur un passage du texte d'Élie Doumit où celui-ci distingue la situation du citoyen grec « écrasé par la fatalité » et donc pas trop responsable de ce qui lui tombe sur la tête, avec « l'angoisse du Chrétien »[36] seul face à sa conscience.

Un débat s'engage sur la place du religieux dans la psychanalyse : Freud, Juif certes mais non pratiquant, et Lacan soupçonné d'être un jésuite. Quel impacte le religieux peut-il avoir sur la question de la responsabilité en psychanalyse ? Les trois monothéismes sont régulièrement un objet de réflexion pour les psychanalystes. Nous abordons alors une question qui n'a été que rarement développée, à savoir la conception anglo-saxonne du Sujet issue du protestantisme et de ses divers interprétations. Nous résumons grossièrement deux situations : le jésuite est responsable de ses actes mais il peut s'en libérer par l'absolution donnée par le prêtre au cours de la confession. Ce qui ne serait pas le cas pour les autres, ils ne seraient sauvés que par la grâce de Dieu et non par le mérite et encore moins par la confession.

Ce qui nous renvoie à l'acte psychanalytique et à la place de l'analyste qui peut être parfois mystifiée et sur des rumeurs exposées récemment dans la revue L'Express à propos de la place prédominante et abusive qu'aurait la psychanalyse dans l'enseignement de la psychologie dans les universités françaises.

Martine Butez pose donc à nouveau la question de la responsabilité de l'analyste-thérapeute-travailleur-éducateur, dans la cadre de l'institution, lieu et organe de pouvoir, mais pas seulement, et de cette jouissance qu'il faut bien reconnaître dans ce « désir pour ainsi dire aveugle »[37] de l'analyste.

Nous nous interrogeons alors sur un fait qui n'est pas purement observable : la parole et le sens qu'il faut donner à un énoncé où le Sujet selon Élie Doumit est pris dans une énonciation et où « il importe à l'analyste de voir quel sens le Sujet donne à ce qu'il dit et à ce qu'il fait »[38].

Une mise au point est nécessaire. Le sens est considéré comme un fantasme commun, avec ses malentendus. La langue nous permettrait de communiquer en nous donnant « une marge » avec ses *mi-dits* qui nous étourdissent, certes, mais nous mettent dans un travail de libération du regard et de l'idéal.

Martine Butez évoque dans sa pratique cette impression étourdissante de ce qui est à moitié dit et où résonne, comme en échos une parole autre qui l'oriente vers un Réel « ou jaillit la dimension d'un dire »[39] qu'il est difficile de définir, d'inscrire. Mais cette dimension serait selon Martine Butez un espace où le Sujet en difficulté pourrait trouver sa place, retrouver son chemin et ainsi éviter le trauma d'une dette imaginaire qui, nous le savons, nous conduit dans le mur des lamentations, et à l'impossible. Enfin Martine Butez nous rappelle cette invention de Martin Heidegger à savoir que « le langage est la demeure de l'être » et que c'est le chemin du « parle-être » qu'il faudrait suivre afin de ne pas nous égarer.

À la fin de la séance Martine Butez nous invite à penser à un tableau de Magritte qui représente un ciel étoilé intitulé « L'usage de la parole ». Ce qu'il faut lire dans ce tableau au ciel bleu

[36] *Ibid*, p.73.
[37] *Ibid*, p.73.
[38] *Ibid*, p.73.
[39] *Ibid*, p.77.

étoilé, c'est l'inscription du mot "désir" sous forme d'étoiles. Je vous livre, un petit extrait de mon mémoire sur l'étymologie du mot "désir". Il s'agit ici de faire le lien entre langage et désir : l'étymologie, nous permet de revenir aux racines d'un mot qui traverse le temps et tous les êtres parlants. C'est parce que l'humain a *affaire* au langage qu'il a *à faire* avec son désir. L'étymologie va nous servir à introduire notre propos pour nous approcher d'une notion complexe dans le champ de la psychanalyse. Les linguistes ne sont pas tous d'accord sur l'origine du mot. Il viendrait du verbe latin *desiderare* qui signifie regretter et de *sidus*, l'étoile ou l'astre. Ainsi le « désir » ne voudrait au départ pas dire autre chose que manquer (sens du préfixe « de ») d'un astre, ou être sous une mauvaise étoile ». Le vocable « désir » est construit sur une négation : au départ *sidus* auquel on ajoute le de privatif qui marque une séparation, la séparation du manque. Désir, dés -astre que nous pourrions traduire comme regret d'une étoile disparue. Ainsi le désir est étroitement associé à une expérience douloureuse. Les auteurs latins utilisent plus souvent le terme *désiderium* qui signifie à la fois désir, regret et besoin naturel « *cibi désiderium naturale* ». Qu'y a-t-il de commun entre ces trois mots différents réunis sous un même vocable ? C'est, nous dit J M Le Quintrec « la nostalgie d'une étoile », avec le manque, l'absence ou la perte qui lui sont associés. Nous pouvons aussi ajouter que le désir a à voir avec l'inaccessible étoile que Jacques Brel a très bien traduit en chanson. Un tableau de Magritte intitulé « l'usage de la parole » représente le mot désir au milieu des étoiles.

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 7**, le samedi 13 avril 2024. Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.
Lecture par Gilbert Desmoulins de l'article « Révision de l'esthétique transcendantale à travers la topologie ».

Selon Gilbert Desmoulins, il est nécessaire avant d'approcher la lecture d'Élie Doumit sur l'interprétation que fait Jacques Lacan de la topologie et de l'esthétique transcendantale de Kant de réviser certaines notions. À partir de *Prolégomènes à toute métaphysique future,* qui peut être considéré comme résumé de son œuvre majeure *Critique de la raison pure,* ou encore présentée comme « *Esthétique transcendantale* » .

La topologie de Kant consiste en l'établissement des conditions nécessaires requises pour organiser la « rapsodie de sensations » dont nos sens sont l'objet, et au-delà de définir les conditions de possibilité de l'organisations de notre perception du monde et pour autant établir les conditions de ce qui est connaissable, du ressort de la connaissance scientifique, et ce qui est du ressort de la spéculation métaphysique. Ces conditions nécessaires s'établissent de ce qui est *transcendantal,* et non pas de ce qui est de l'ordre de la *transcendance.*

C'est là, dans cette distinction de la transcendance et de ce qui est du ressort du transcendantal qu'E. Doumit s'enquière d'une « coquille ou d'un mésusage de Lacan concernant, dans l'Étourdit du terme de « transcendant »[40]: « Mettons en train ici l'affaire du sens plus haut promise de se différencier d'avec la signification. Nous permet de l'accrocher l'énormité de la condensation entre « ce qui pense » de notre temps (avec les pieds nous venons de dire) »… « la sottise à s'épingler d'un noumène : soit que l'être fuit la pensée… rien ne vient à bout de cet être qu'un peu je daphnise, voire laurifie en ce noumène dont vaut mieux dire que

[40] Scilicet 4, p. 36.

pour qu'il se soutienne, il faut qu'il y en ait plusieurs couches… [de noumènes] et la topologie inepte à quoi Kant a donné corps de son propre établissement, celui du bourgeois qui ne peut imaginer que de la transcendance, l'esthétique, comme la dialectique [transcendance de l'esthétique, transcendance de dialectique] ».

De cette assertion de Lacan, E. Doumit marque son étonnement de voir le « terme de transcendance par lequel Lacan semble qualifier l'Esthétique de Kant [soit l'Esthétique transcendantale] . *Transcendance* donc au lieu de *transcendantal* !»[41].

Ce que relève E. Doumit c'est qu'il s'agirait là de la part de Lacan d'un « lapsus calami » ou d'une « erreur ? Lacan ne s'est-il pas mépris sur le texte kantien ? »[42]

Loin de s'engouffrer dans une discussion polémique et pour le coup métaphysique, E. Doumit entend interroger « pourquoi et comment la topologie lacaniennes entend-elle se différencier de la topologie de Kant, voire de la renverser »[43].

S'il ne s'agit pas pour E. Doumit de développer la distinction fondamentale entre transcendant et transcendantale il reste que ce qui distingue la transcendance du transcendantal constitue le fil rouge de son travail dans cet article rapporté à la question du symptôme et du savoir.

Qu'en est-il donc de ce qui différencie transcendance et transcendantal ? Et quelle implication cette distinction impose-t-elle au regard du symptôme et du savoir ?

Pour faire simple disons que ce qui est du domaine de la transcendance, du transcendant est ce qui est au-delà de la chose sensible, au-delà de la perception sensible. Par exemple la recherche des causes premières de toute chose est afférente à la transcendance, au discours de la métaphysique. La métaphysique est de l'ordre de l'établissement de ce qui est transcendant. Il n'en est pas de même au regard de ce qui concerne le terme de transcendantal ; bien que finalement Kant puisse être considéré comme le dernier métaphysicien au sens classique du terme. On trouve ce terme déjà chez Aristote en ce qui concerne l'Un, l'Être, le Bien [le Souverain Bien]. Pour Kant est transcendantal ce qui, sans dérivé de l'expérience sensible, se rapporte aux présuppositions de l'expérience. Kant : « J'appelle transcendantal toute connaissance qui ne concerne pas proprement les objets [sensibles, perceptible par les sens], mais les concepts à-priori [avant expérience sensible] que nous avons des objets ».

Cette distinction transcendant / transcendantal, pose la question de la distinction ce qui est connaissable et de ce qui est spéculation métaphysique. Au-delà de la distinction entre Idéalisme et Empirisme, pour Kant il n'est pas de connaissance possible qui ne soit d'abord passée par les sens. Ainsi on peut dire que les fondements de la connaissance et du savoir reposent sur l'expérience sensible de la perception des objets du monde, de la réalité. L'expérience est au fondement de la connaissance. C'est le domaine de phénomènes, du phénoménal.

Mais il existe une autre forme de connaissance, de savoir, dont la métaphysique (le discours de la transcendance, de l'au de-là de l'expérience sensible) est le représentant. Ainsi les idées qui peuvent être articulées entr'elles hors expérience (la liberté, le bien, le beau, Dieu) constitue le domaine des noumènes des objets hors expérience, le domaine des spéculations de la Raison. Ces objets au-delà, hors expérience sensible sont les noumènes.

---

[41] Élie Doumit, *Miettes psychanalytiques*, Louvain-la-Neuve, EME, 2022, p. 50.
[42] *Ibid.* p.50
[43] *Ibid.* p.50

Noumènes et phénomènes opposent deux champs de la connaissance et du savoir. Les phénomènes sont de l'ordre de l'entendement, de ce qu'on peut connaitre, qui produit la science ; alors que les noumènes sont de l'ordre de la spéculation, de l'agencement des idées.

E. Doumit développe ainsi dans un premier temps l'Esthétique kantienne dans la Critique de la Raison pure, en interrogeant les fondements de l'objectivité de la connaissance scientifique[44] à partir de la question de la possibilité des jugement mathématiques qui ne se rapportent pas aux jugements de l'entendement – qui chez Kant est la fonction de l'esprit qui consiste à relier les sensations en série et en système cohérent par le moyen des catégories de jugement.

Ainsi l'entendement est-il la faculté des règles, la Raison la faculté des principes qui président aux règles. Il y a, dit Kant, dans les jugements mathématiques quelque chose d'irréductible, aussi bien à l'expérience qu'à l'entendement. Kant rapporte ce quelque-chose à ce qu'il appelle la sensibilité, laquelle comporte deux formes *a priori* de la sensibilité qui ne proviennent pas de l'expérience ni de l'entendement.

Le jugement mathématique, nous dit E. Doumit, procède pour Kant par construction, à partir d'une réorientation a-priori de l'intuition sensible. L'espace et le temps ne sont pas des concepts, mais des schèmes a-priori de la Raison. E. Doumit présente ainsi « le temps comme forme a-priori du sens intime. A cet égard, poursuit-il, l'espace et le temps constituent les conditions de possibilité de toute expérience, les conditions pour recevoir le donné, le divers, avant de les soumettre aux principes de l'entendement pour être pensé »[45].

E. Doumit nous propose de nous en tenir au seul schème a-priori de l'espace pour argumenter sa démonstration à partir de l'espace euclidien dont il relève que pour Kant il constitue le seul espace qui fonde la nécessité mathématique. Dans *Espace et Temps en psychanalyse* l'auteur y développe de manière plus serrée la critique de Kant et la limite qui se constitue de fonder le savoir et la connaissance sur la seule organisation de l'espace euclidien.

L'erreur de Kant c'est de s'en tenir à l'espace euclidien, même si Kant aurait pu admettre des géométries non euclidiennes développées ultérieurement ; mais seulement comme des possibles, c'est-à-dire sans réelles modalités opératoires, et non pas comme des réalités, des Réels ?

E. Doumit interroge alors le « lapsus calami » de Lacan qu'il a relevé : l'ineptie de l'Esthétique kantienne qui selon Lacan relève de sa condition de bourgeois « qui ne peut imaginer que la transcendance, l'esthétique, comme la dialectique. »[46]

Ce que relève E. Doumit, si la topologie kantienne est certes inepte, elle ne relève pas néanmoins de la transcendance, mais du transcendantal sur lequel elle se fonde.

Le jugement de Lacan d'une topologie transcendante « n'enlève rien à ce que Lacan fait valoir dans sa critique de la topologie kantienne » précise Élie Doumit.

Et si l'intérêt qu'on peut avoir pour l'intuition sensible repose sur une topologie sphérique, il n'en reste pas moins que l'invention de la géométrie qualitative, pour laquelle on abandonne les propriétés métriques au profit de propriété de voisinage, constitue matière à justifier le savoir inconscient comme topologique et à valider le renversement de l'Esthétique transcendantale que propose Lacan.

---

[44] voir le paragraphe 4 p.50.
[45] *Ibid,* p.51.
[46] Doumit p. 53 ; Scilicet p.36.

Ainsi É. Doumit nous dit que « la topologie psychanalytique se développe en mettant en évidence ce qui est au-delà des significations [du sens commun kantien], à savoir l'ab-sence. Ce qui implique une interprétation qui ne relève pas de l'universalité du concept, mais de ce qu'il faut bien appeler l'exception du dire … »[47].

À la topologie de l'a-priori de l'intuition sensible, Lacan fait valoir la structure de l'Inconscient en tant que l'espace fait partie de l'Inconscient structuré comme un langage. [A vrai dire c'est de la remise en cause des schèmes à priori de la Raison développé par Kant dont il est question ici au profit d'une topologie de l'Inconscient structuré comme un langage.

À la topologie euclidienne des formes a-priori de la sensibilité s'impose pour la psychanalyse une structuration par la topologique de proximité telle que le laisse entendre le frayage en chaines, voire en série des chaines de signifiants, comme le montre Lacan.

Aussi Lacan invite-t-il à un renversement de la perspective établie par Kant de fonder les mathématiques sur l'espace reposant sur les formes a -priori de la sensibilité que sont l'espace et le temps. Pour Lacan c'est « le discours mathématique qui fait litière à l'espace »[48], pour en rester à ce seul a-priori, qui ouvre à la question de ou des géométries et de la topologie. Le discours mathématique fait « dit-mention » [mention de Dire], non pas par pluralité dimensionnelles, mais par le fait que les objets de la mathématique sont au fondement même de la constitution de l'Espace [astrophysique et physique quantique], et donc de sa perception.

Ainsi avec le nœud borroméen le lieu de coinçage des trois registres le Réel, le Symbolique et l'Imaginaires est tout aussi bien la dimension zéro de la géométrie euclidienne.

Le nœud borroméen, comme réel mathématique n'est pas métaphore de ses trois occurrences constitutives mais la structure même de l'espace défini. Il est condition de structuration et de perception de l'espace. Le point nodal, le point de serrage constituant le lieu de la perception sensible de l'espace immédiat défini par Euclide.

Pour autant note É. Doumit il n'y pas d'algorithme général capable de rendre compte de l'engendrement des chaines borroméennes. L'écriture des nœuds et leur enchainement borroméen reste « revêche à l'intuition sensible de Kant »[49]. L'algébrisation y « échoue dans son projet de généralisation …quelque chose y résiste, et fait preuve de butée »[50]. Cette buté signe la constance d'un ou du Réel qui fonde la singularité de toute perception, de toute structuration signifiante.

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 8**, samedi 08 juin 2024.
Présents : Gilbert Desmoulin ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez (excusée) ; Odile Grimbert-Doumit.
Lecture « Révision de l'esthétique transcendantale de la topologie » proposée par Gilbert Desmoulin. Deuxième partie.

Au cours de cette séance qui portait sur le texte d'Élie Doumit, Gilbert Desmoulins nous a fait un exposé très éclairant sur la philosophie de Kant.

[47] *Ibid* p.54
[48] *Ibid* p.55
[49] *Ibid* p.55
[50] *Ibid* p.55-56.

Gilbert Desmoulins : L'entendement ça passe par la sensibilité, mais la sensibilité ça ne suffit pas, nous devons nous référer aux instances qui mettent en ordre les perceptions par des catégories (le possible, l'existence, le nécessaire, la substance, la causalité, l'accident, la dépendance, l'action réciproque, etc.) et cela pour pouvoir porter un jugement qui se réfère selon Aristote au jugement de quantité, de qualité, de relation et de modération. Il y a toujours deux instances, soit la sensibilité soit la logique, si l'un ne marche pas on peut toujours se référer à l'autre.
On ne peut pas faire un texte sur un objet qui n'existe pas, par exemple Dieu, mais cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas. Les textes sacrés disent que dieu est : « je suis ce que je suis ».
Gilbert Desmoulins nous explique le lien entre les noumènes et la raison pure.
Interprétation Odile : cela est différent du phénomène et nous le comprendrons avec la phénoménologie, un courant philosophique auquel Lacan s'est intéressé, mais qu'il n'a pas suivi contrairement à Élie Doumit qui dans sa thèse et son travail sur la logique et la physique quantique a été amené à étudier Husserl, Bachelard et d'autres…
Mais revenons à Kant.
Gilbert Desmoulins nous invite alors à distinguer ce qui est et ce qui existe en prenant un exemple : la liberté ou Dieu ça n'existe pas et pourtant nous en faisons l'expérience.

Remarque Odile : je pense à la formule de Sartre que j'ai mis du temps à comprendre « jamais nous n'avons été plus libre que sous l'occupation » ; il me semble que nous allons bientôt devoir chercher à nouveau cette liberté.

Mais revenons à quelque chose d'important que nous dit Gilbert Desmoulins à savoir la place de la parole quand il évoque une expérience menée au 18e siècle en Allemagne : des bébés auxquels on ne parlait pas dépérissaient. Ce qui interpelle sur le silence en l'analyse. Selon Gilbert Desmoulins, Kant ne s'interroge pas sur la parole et que la raison pure serait hors langage.
Intervention Odile : je me réfère à la communication de Farid Merini qu'on ma invitée à présenter à Casablanca. Farid Mérini présente une idée très intéressante, à l'envers de Rousseau et des linguistes qui supposent le prima de la parole comme naturelle et l'écrit, la lettre comme culturel et donc de ce qui relèverait de l'éducation. Or, nous savons que l'écriture est primordiale dans notre histoire : à notre naissance nous sommes nommés, on nous attribue un prénom et un nom et nous sommes inscris à la mairie sur le registre des naissances. Le nom, la lettre, l'écrit nous précèdent par la généalogie et nous déterminent.
Gilbert Desmoulins précise que les parents parlent autour et avant la naissance d'un enfant et que cela constituerait l'imaginaire de celui ou celle qui va venir au monde et que dans le lieu de l'Inconscient cet enfant hériterait, ou serait le dépositaire d'une histoire et donc d'une parole.
Question Odile : sur cette question de l'inscription et de l'écrit dont nous héritons, dont nous sommes responsables et qu'il faut bien distinguer du destin c'est à dire de la dimension tragique, du ciel qui nous tombe sur la tête, Lacan s'interroge sur celui qui peut répondre et de quelle manière.

Gilbert Desmoulins nous rappelle l'étymologie de « répondre » : celui qui répond, c'est celui qui fait acte. Mais quand on parle on ne sait pas toujours ce qu'on dit, il y a de l'Inconscient, il y a dans l'acte de parler quelque chose de la pulsion qu'on ne peut pas à posteriori assumer.
Question Odile : peut-on être vierge de la lettre ? C'est-à-dire être innocent ?

Question de Valérie Batteux-Bourlard : qu'est-ce que ça veut dire ?
Réponse : Il y aurait une rupture dans l'histoire et il n'y aurait pas vraiment de transmission. Nous sommes dans une culture de la transmission… mais en analyse, quand on parle en analyse, on n'est pas commandé, on se libère du moins on essaie de se libérer d'une histoire généalogique et retrouver une virginité. Le Sujet quand il parle en analyse serait en train de dissoudre ce qui est écrit : l'analyse serait une opération chimique comme le dit Farid Mérini quand il évoque cette nouvelle fantastique (ou une parabole ?), où les lettres se disloquent, elles se séparent et se disputent.
Reprise de Gilbert Desmoulins : « il y a toujours un font » et il ne faut pas ignorer la sensibilité de l'analysant comme celle du bébé.
Remarque de Valérie Batteux-Bourlard : le bébé est une personne…
Ce qui nous renvoie au texte d'Élie Doumit en ce qui concerne l'analyse et la question du temps. Une question sur laquelle Kant ne s'interroge pas et reste en dépit de son écart avec la métaphysique dans une position dogmatique alors qu'il cherche à s'en démarquer, ce qui l'interdit de « voyager », de voir et d'agir. Doumit avec Lacan se soutiennent de Kant sur une question : comment « ça » est possible et qu'est-ce qui fonde notre savoir face à un objet dont le lieu nous est inconnu et devant lequel nous sommes impuissants ?
La réponse de Gilbert Desmoulins est intéressante « le temps de la parole n'est pas le temps de l'énonciation ». La parole n'est pas située à l'instant où on parle et c'est ainsi que la question de l'espace et du temps se jouerait dans le transfert.
C'est une idée qui doit nous interpeller.
Remarque Odile : il y a bien un déplacement en analyse dans l'indicible dont parle Élie Doumit quand il interprète l'erreur ou un *lapsus calami* que fait Lacan à propos de Kant entre transcendantale et transcendance, c'est-à-dire entre la structure invariante au-delà de toute expérience et la psychologie qui nous renvoie comme le disait Malraux à la condition humaine ou comme le dit Élie Doumit à « notre manière de percevoir et de concevoir les choses ». Alors comment entendre ce « donné et le divers » ?
Gilbert Desmoulins : « le donné et le divers c'est la même chose ». Nous sommes dans une rapsodie, ce qui veut dire que nous entendons des choses qui nous échappent : on en a plein les oreilles, plein les yeux, mais dans un cadre qui est ordonné par l'espace et le temps.
Odile : il me semble que ce pouvoir structurant à une limite.
Gilbert Desmoulins nous explique alors qu'il y a une différence entre le jugement synthétique et le jugement analytique avec la métaphore de la chambre du photographe qui projette une image à l'envers ou à des endroits différents, ce qui nous interpelle sur l'analyse et l'interprétation.
Gilbert Desmoulins nous propose ensuite une lecture d'un passages de *Prolégomènes* de Kant (I), chapitre 2, partie c, deuxième partie du paragraphe qui nous parle de *l'apriori* étonnamment plus fiable que le jugement analytique, c'est-à-dire d'un calcul précis, voire d'une analogie où

a=a, non contradictoire. Gilbert Desmoulins nous explique que la notion de qualité est sans limite contrairement à la notion de quantité.
Remarque Odile : il me semble que c'est ce qui chez Kant intéresse Lacan. Cependant Élie Doumit s'interroge sur « la liberté d'un Sujet fini qui s'élèverait au-dessus de sa finitiude »[51] à percevoir les choses et le monde. Et Doumit précise que contrairement à Leibniz et Newton qui se disputaient sur le calcul infinitésimal, Kant se présente au dessus de la mêlée, observateur et indifférent, il nous propose une solution diplomatique, hors du jeu, il regarde les événements qui bouleversent l'Europe depuis son balcon comme un petit bourgeois. C'est une position confortable, loin de l'humain dans « une topologie sphérique … d'une géométrie rigide»[52] où ça tourne en rond où ça ronronne. Dans une perfection morale.
Remarque Odile : je suppose un matérialisme chez Kant, sa rigueur et son côté obsessionnel, son mode de vie, montrent qu'il est attaché au quotidien, au concret, à la chose et à la matière.
Contradiction Gilbert Desmoulins : mais non « il ne baise pas, il dort à peine, … cet homme n'a pas de vie !».
Remarque de Valérie Batteux-Bourlard : « mais il a un corps, qui doit se faire entendre parfois…».
Retour sur le texte d'Élie Doumit etsur le rapport transcendance et idéalité
Interprétation Odile : sans évoquer le terme, Kant commence à penser le concept de structure.
Réponse Gilbert Desmoulins : Kant a eu l'intuition des mathématiques modernes…
Odile : il me semble que Lacan va réviser Kant et que sa conception de la raison ne relève pas de l'ordre.
Gilbert Desmoulins : il y a une différence entre la raison en psychanalyse et la raison chez Kant.
Conclusion :
Ce que nous pouvons retenir du texte d'Élie Doumit c'est que dans la clinique nous pouvons être confrontés à une butée devant l'impératif du symptôme où le patient est pris dans la forme unique de la jouissance, et qu'un analyste doit s'interroger sur l'impossible, les limites de l'analyse « quelque chose qui résiste et qui fait preuve de butée … une corde qui passe sur elle-même »[53].
Comme Paganini jouant son Moïse en prison sur une seule corde…

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 9**, samedi 19 octobre 2024.
Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez (excusée) ; Odile Grimbert-Doumit.
Lecture de « La psychanalyse et les sciences de la psyché » par Gilbert Desmoulins.

Gilbert Desmoulins nous interroge dans un premier temps sur ce qu'il faut entendre dans ce que serait la « réalité humaine »[54] pourquoi cette expression au début et ce que peut en dire la science dans ses différentes formes et approches de cette réalité.

---

51 *Ibid* p.44.
52 *Ibid* p.54.
53 *Ibid* p.56.
54 « un monde où il n'y a rien de plus cafouilleux que la réalité humaine », Lacan *Les Psychoses*, Paris, Éditions du Seuil,

Il nous invite à considérer que de son côté Freud évoque plutôt une « vision d'un monde » et « une condition humaine » et non une réalité. C'est sur cette distinction qu'Élie Doumit pose la question de savoir où se situe la psychanalyse avec la découverte inédite de l'Inconscient.
Gilbert Desmoulins nous rappelle la position ambiguë de Freud : psychiatre, neurologue, Freud a cherché à donner un socle positiviste et scientifique à sa découverte.
Or ce « nuage noir » dont il est le découvreur et dont il ne cessera de renouveler l'invention toute sa vie contrarie la position de la psychanalyse sur le podium de la science.
Gilbert Desmoulins pose une autre question à propos du sujet et de l'objet de la science : d'où viendrait le désir de savoir ? Serait-il en psychanalyse de l'ordre de l'impossible ? C'est ce que suggère Doumit[55].
Il s'agit donc de nous interroger sur l'implication du Sujet dans le discours de la science.
Gilbert Desmoulins précise qu'Élie Doumit travaille Freud sur son *balancement* et sur le glissement qui consisterait à penser que la psychanalyse pourrait être sinon un « fondement du moins complément »..
Or ce n'est pas sans parier sur la « place de cet objet inédit qu'est l'Inconscient »[56]

Valérie Batteux reprend la question d'Élie Doumit : « quelle sorte de conception la science peut-elle offrir qui soit différente des autres conceptions du monde ? » p.57
Élie Doumit ne répond pas clairement à cette question sinon en démontrant l'ambiguïté de Freud.
Reamarque Odile : on trouve une explication dans *Espace et Temps*: « nous savons que la mise en place méthodologique de Freud épousait le caractère positiviste de la science classique. Mais sa pratique de l'analyse instituée auprès des hystériques venait y faire contre-point : elle venait mettre fin à ce rêve positiviste fondée sur l'idée illusoire que les grandes découvertes de la science étaient déjà accomplies et que les progrès ultérieurs ne consisteraient qu'à venir les mesurer … »[57]
Gilbert Desmoulins nous explique alors la différence entre découvrir et inventer. Découvrir ce serait décrypter, « retirer la couverture » et l'invention serait « une production de l'esprit ».
Gilbert Desmoulins nous rappelle que Lacan présente l'objet *a* comme le reste de l'opération pour dire le monde, et que dans la science on postule des objets dont on n'a pas connaissance. Et que s'il est question de vérité elle ne serait pas issue d'un savoir pluraliste, mais d'un « mi-dit ».

À propos d'une « vision d'un monde » Odile pose comme référence le texte de Freud : « D'une vision d'un monde », leçon XXXV dans *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*. La référence est évidente sur le plan stylistique : Freud écrit « pour la connaissance du monde … l'élaboration intellectuelle soigneusement vérifiée, donc ce qu'on appelle la recherche, sans qu'il y ait par ailleurs de connaissance par **révélation, intuition ou divination** »

[55] « le désir de savoir se présente comme étant celui d'un savoir scientifique excluant le Sujet et, en même temps, comme celui d'un désir impossible » p. 57.
[56] *Ibid,* p.57
[57] Élie Doumit, *Espace et Temps en psychanalyse*, Louvain-la-Neuve, EME, 2021, p. 105.

Et Doumit écrit ceci : « Freud cherche à se préserver d'un double écueil … cette attitude irrationnelle qui réduirait toute théorie à une fiction où ne prévaudrait que l'aspect **imaginatif, intuitif, oraculaire**. »

Nous avons discuté sur ce rapprochement…

Gilbert Desmoulins nous invite alors à considérer que toute représentation du monde est idéologique.

Remarque Odile: il me semble que la science est « hors-champs ».
Question Gilbert Desmoulins : comment ça hors-champs ?
Réponse : les scientifiques travaillent à l'écart, isolés dans leurs laboratoires en Suisse ou parfois loin de tout en antarctique (la station Concordia). Mais la psychanalyse serait aussi hors-champ… Ce qui a échappé à Freud c'est la réflexion heideggérienne sur la technique et la distinction qu'il fait entre savoir et penser, science et technique. Ne sommes-nous pas désormais dans le monde de la technique dont le fantasme repose sur les images ?

Nous n'avons pas eu le temps de travailler sur la deuxième partie du texte.
Nous avons clos cette séance avec un poème ironique de Francis Ponge : Le savon.
Et une légère méditation sur le lien étymologique entre savoir et saveur.

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 10**, samedi 21 décembre 2024.
Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez (en vidéo) ; Odile Grimbert-Doumit.

Présentation du texte « Discours philosophique, Discours analytique » par Odile Grimbert-Doumit.

Ce texte fait écho à la présentation de Gilbert Desmoulins du texte « Révision de l'esthétique transcendantale (de Kant) à travers la topologie » ; deux textes qui nous renvoient à la question initiale qui nous a réuni dans ce Cartel, à savoir : quelle a été l'apport de la philosophie qui fut la première formation intellectuelle d'Élie Doumit dans sa compréhension et son expérience de la psychanalyse.

L'article est long et nous oblige à le lire en deux mouvements suivant le titre : nous proposons de suivre la méthode d'une lecture linéaire et de commencer par travailler sur le ou les discours philosophique(s) de la page p.14 à 34.

À la première lecture ce texte semble complexe, vues les références de l'auteur à Hegel comme vecteur essentiel du discours philosophique, et compte tenu du titre choisi pour le livre : *Miettes* qui est une référence à Kierkegaard ainsi qu'à d'autres philosophes comme Husserl, Heidegger, Marx et Sartre (et Kant en filigrane).

Nous revenons alors sur les différentes interprétations du titre évoquées l'année dernière. *Miettes* comme diffraction, *destructure* d'un monde, ou encore objet de privation, nous faisons allusion à cet épisode dans la Bible : Exode, Ch.16 où un peuple épris de liberté mais affamé dans le désert, regrette sa condition d'esclave.
Cela nous interpelle sur les demandes actuelles de plus en plus pressentes de patients en analyse qui demandent à leur thérapeute de les libérer de leur symptôme rapidement et au moindre coût. L'analyste aurait à faire avec des miettes d'analyse où la question du manque et de la castration symbolique s'efface et fait place à un Moi qui revendique d'« être chez soi ».

Et pas seulement ! Valérie Batteux nous informe des nouvelles réformes dans l'élaboration des consignes en institution qui invitent les acteurs de la santé à placer leurs patients le plus souvent possible en « autonomie » pour des raisons inavouées d'économie budgétaire… Un dévoiement du concept politique d'autonomie développé par Marcel Gauchet dans son ouvrage *Le Désenchantement du monde*, par rapport à celui d'hétéronomie. On peut supposer que dans sa nature l'Institution est une forme séculière de l'hétéronomie où la valeur sacrée et invisible du bien pour autrui est incarnée par les agents de la fonction publique à qui on demande d'inviter subtilement devant leur responsabilité les personnes qui demande de l'aide pour les conduire vers une autonomie, pour ne pas dire un isolement, où la responsabilité n'est plus partagée… Nous verrons que ce débat actuel n'est pas étranger à la définition du Sujet hégélien.

Mais revenons sur la question de la place de la philosophie pour les psychanalystes au regard d'Élie Doumit, en rappelant l'intérêt pour Freud de faire reconnaître son travail comme scientifique tout en ayant fondé ses découvertes sur des mythes. Quant à Lacan, son amour, sa sympathie pour la littérature, les artistes, qui selon lui, précèdent, comme il le dit dans son hommage à Marguerite Duras : « l'artiste toujours le précède qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie »[58]. Ce qui nous fait penser à Rimbaud : « la poésie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant. Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, l'homme -jusqu'ici abominable- lui ayant donné son renvoi, elle sera poète elle aussi. La femme trouvera de l'inconnu … des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses, nous les prendrons, nous les comprendrons »[59]. Un poète auquel Lacan n'a pas été très attentif…
Les différentes positions de la psychanalyse à l'égard de la science, des philosophes et des artistes dénotent la fragilité de son statut et son besoin de reconnaissance dans les champs du savoir.

Le titre de cet article attire d'autre part notre attention sur l'idée qu'il y aurait au moins deux formes de discours. À ce propos nous rappelons comment Jacques Lacan a fréquenté les linguistes pour fabriquer sa « linguisterie » bien différente.
Nous devons donc nous arrêter sur le lexème « discours » et sa diversité de sens et nous attarder sur deux compréhensions : celles de Roland Barthes et Michel Foucault. Pour Roland Barthes le discours serait un effet de langage, une sémiotique qui fabrique du sens ou fabrique de

[58] Jacques Lacan, *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p.193.
[59] Lettre du 15 mai 1871 à Paul Demeny.

l'image, c'est aussi une mythologie. Pour Michel Foucault, le discours relèverait de l'ordre, il organise, il est politique et répondrait au désir de celui qui souhaite s'y laisser enrober, être porté « en lui et par lui comme une épave heureuse »[60] .
Au moment où il écrit cet article en 1983, Élie Doumit n'est pas sans ignorer ces différents courants et la disparition de ces deux grands penseurs dont des élites se disputent la rente sinon le crédit.

Est-ce la raison pour laquelle l'auteur se réfère à Hegel pour reconstruire un discours philosophique plutôt déconstruit depuis les années 1970 ? Une philosophie dont il réfute pourtant le pouvoir tutélaire dès les premières lignes : « Quant à la justification fondatrice qu'exige de nous le discours philosophique, elle ne saurait être qu'un leurre, même quand elle prend avec Hegel son expression achevée »[61]. Si la littérature, l'artiste ouvrent la voie à la psychanalyse, il n'en serait pas de même pour la philosophie et de ses discours dans la compréhension de la conscience et du Sujet, et de l'Inconscient en psychanalyse.

Ce jugement sérieusement argumenté (comme nous le verrons) est audacieux de la part d'un professeur de philosophie à l'Université de Lille qui donne l'impression de jouer contre son camp !

Doumit parodie un discours de Lord Kelvin prononcé à la Royal Society of London (1900) à propos de l'évolution des sciences considérée comme presque à son terme : « … des nuages noirs apparaissant à l'horizon venaient menacer la quiétude de ce ciel serein : un prolétariat révolutionnaire et une hystérique devaient ébranler chacun à sa manière, l'équilibre de ce qui se révélait n'être qu'une exigence artificielle d'harmonie… »[62]. On trouve une lecture précise de ce discours qui portait sur la physique quantique qui bouleverse les postulats de la mécanique classique dans *Espace et Temps* p.107-109.

Selon Doumit, la psychanalyse dérangeait à cette époque les milieux universitaires, les grandes et prestigieuses institutions (Le Collège de France). Certains s'y intéressent par conséquent et adoptent une attitude soit condescendante : l'Inconscient de Freud ne serait qu'une interprétation naïve du Sujet transcendantal de Kant ou de l'Esprit chez Hegel, soit conciliante selon les phénoménologues où la conception de l'Inconscient ne serait qu'un « mode particulier d'intentionnalité » [63] . Or, pour Doumit la phénoménologie « relève tout au plus du préconscient »[64].
Il précise que les philosophes n'ont pourtant pas manqué de chercher « la réalité de l'Inconscient » et que devant cette démarche la psychanalyse aurait commis un acte manqué en s'inscrivant dans les hautes sphères institutionnalisées du savoir : l'Université.

[60] Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, Leçon inaugurale au Collège de France, décembre 1970.
[61] Élie Doumit, *Miettes psychanalytiques*, Louvain-la-Neuve, EME, 2022, p. 15.
[62] *Ibid*, p.28.
[63] *Ibid*, p.17.
[64] *Ibid*, p.19.

Doumit nous explique dans un long exposé comment le système hégélien et par la suite la philosophie de Heidegger ont pu séduire les psychanalystes en leur offrant un champ théorique où la dialectique hégélienne réconcilie dans un moment de l'analyse le Sujet avec l'objet, le patient avec son symptôme, où encore avec Heidegger quand l'être et le discours se révèlent identiques. Une analogie que l'auteur dénonce car elle va à l'encontre de la pratique analytique.

Il faut remarquer ici que dans sa rhétorique Élie Doumit n'agit pas comme les jésuites : au lieu de faire dans un premier temps l'éloge bienveillant d'une idée pour ensuite démontrer sa faiblesse et dans une conclusion surprenante et rédhibitoire l'éliminer, Doumit annonce toujours d'emblé la couleur…

Pour résumer, dans le processus hégélien qui conduit à la conscience de soi, il se produit un écart selon deux modes de négation : le Sujet accepterait de vivre avec son symptôme et se soumet à sa condition « d'esclave » considérant qu'il ne peut pas tout avoir et tout savoir sans accéder alors à la vérité, cette autre mode qui relèverait d'un savoir absolu au terme d'un cycle tragique de répétitions « comparée l'anamnèse analytique »[65].

Nous pouvons apprécier ici l'allusion d'Élie Doumit à différentes pratiques thérapeutiques.

L'auteur pose enfin une question : comment cette négation, cette diffraction et cette expérience du dehors permettrait au Sujet d'aboutir à une transformation de soi autrement que par l'affirmation complète et atemporelle de soi, dans un temps défini comme un présent continu. Bref, dans l'expression d'un Sujet total « par l'automouvement des déterminations pures »[66].

Nous ne pouvons pas ne pas entendre dans cette présentation du système hégélien et des deux autres discours philosophiques (ceux de Heidegger et Marx) une allusion sur leur exploitation politique qui a ravagé l'Europe au 20e siècle et dont « le ventre est encore fécond » comme le disait Berthold Brecht ! La condamnation implicite par Doumit d'un ou des discours qui ont été convertis « dépassés dans une réconciliation de l'en-soi et du pour-soi et où s'exprime l'identité du sens et de la vérité »[67] est un manifeste qui dénonce une position philosophique et un discours où l'individu se lie dans une étreinte macabre à son fantasme de l'intégrité qui, nous le savons, conduit à des comportements radicaux.
L'air de rien, Doumit nous avertit que dans le discours philosophique hégélien se loge un autre discours où il n'y a pas de « mi-dire » et que « celui qui veut la vérité toute sèche n'aura qu'un squelette de vérité »[68].
Certes, Heidegger nous oriente vers « un effort de penser », mais son archaïsme d'un « il y a », un déjà là ne nous offre que la possibilité d'un dévoilement où la parole ne serait qu'un éclaircissement et non un acte de création, comme dans l'analyse.
Pour conclure cette première partie :

[65] *Ibid*, p.20.
[66] *Ibid*, p.21.
[67] *Ibid*, p.26.
[68] *Ibid*, p.32.

Le discours philosophique serait donc inopérant, sinon insuffisant ! mais qu'en est-il alors du discours psychanalytique ? C'est ce que nous tenterons de comprendre.
Cet exposé nous a permis de dégager clairement la position d'Élie Doumit sur la place commune des philosophes et des psychanalystes.

Quelques remarques : Gilbert Desmoulins considère qu'on ne peut pas réfuter le concept hégélien de l'Esprit car il est à l'origine de la prise de conscience et ne pas le confondre avec le concept de l'âme, un outil de l'État qui se sert de la religion.
Réponse Odile : mais Hegel fait lui-même la confusion quand il évoque sa rencontre surprenant avec Napoléon dans les rues de Iéna un certain 13 octobre 1806 dans une lettre à un ami où il parle d'une sensation merveilleuse « *eine wunderbare Empfindung* » devant cette âme du monde « *diese Weltseele* ».
La discussion « s'enchaîne » sur la question du fascisme au 20e siècle.
Valérie Batteux s'interroge : est-ce que toutes les lois autour du Sujet libèrent le Sujet ?
Réponse de Gilbert Desmoulins qui évoque Reich et Leibniz, l'un développant la psychologie des masses, l'autre l'autonomie de la monade…

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 11**, samedi 18 janvier 2025.
Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.

Lecture du texte « Discours philosophique, Discours analytique » par Odile Grimbert-Doumit, suite.

Nous rappelons la question que soulève Élie Doumit à la fin de la première partie de son texte avec la distinction que fait Heidegger entre « il y a », un concept d'abord lévinassien (voir *De l'être à l'existence*) et en psychanalyse le concept de l'*agalma* (dont nous avons parlé) produit d'un *Dasein*.
Doumit nous dit que ce mouvement entre une parole qui éclaire et ce qu'elle dissimule (souvent favorisée par le silence de l'analyste) c'est le discours analytique et que la finitude heideggérienne d'un être-pour-la-mort serait à déceler dans l'analyse du symptôme et dans la facticité de la place de l'analyste.
Mais Doumit n'en a pas fini avec la conscience de soi hégélienne qu'il examine sous le spectre psychanalytique des concepts lacaniens de désir, d'objet et de l'autre. Selon Doumit « la conscience de soi est certaine d'elle-même seulement par la suppression de cet autre qui se présente à elle comme vie indépendante. Comme telle, elle est désir… » [69]. Il nous propose alors une réflexion sur la dialectique du maître et de l'esclave. Pour accéder à l'objet de son désir le maître doit supprimer celui qui lui ferait concurrence. Pour cela il va se mettre en danger : le maître ne craindrait pas de perdre la vie, alors que l'esclave préfère renoncer à sa liberté et vivre. C'est une forme de dumping psychologique. Or, ce jeu économique, cette économie psychique, conduit à une impasse : « cette négation immédiate, au lieu de supprimer

[69] *Ibid*, p.36.

l'altérité, ne cesse au contraire de la poser … il s'adresse à un autre désir, c'est-à-dire à une autre conscience»[70]. Or, dans cette lutte à mort pour être reconnu, le maître renonce lui aussi d'une certaine manière à son désir et il plonge dans la jouissance, ce qui fera de lui paradoxalement un esclave, car selon Doumit « dans la jouissance - contrairement au désir - le maître à affaire à un monde, à des objets dociles, sans résistance, élaborés et déjà médiatisés »[71]
Bref ! en 1983, Élie Doumit évoquait déjà cette nouvelle économie psychique d'une société consumériste.
Qu'en est il alors de l'esclave ? Son travail lui permettrait-il d'évoluer et d'être libre ? Le discours politique implicite dans cet article nous apprend qu'il se trouve lui aussi dans une impasse devant une autre forme de pouvoir : celui de la science.
Alors, qu'en est-il du discours psychanalytique ? Se serait selon Doumit entre la certitude du maître et la triste vérité de l'esclave que se situe l'Inconscient : « la double référence au Sujet absolu de Hegel et au Sujet aboli de la science… nous condamne à la division du savoir et de la vérité »[72].
Mais alors comment le discours psychanalytique peut-il se faire ?
C'est sur cette question que se termine l'exposé.

Discussion : au sujet de « l'être pour la mort » Valérie Batteux déplace cette considération philosophique sur un fait biologique à savoir l'apoptose : ce processus par lequel les cellules déclenchent leur autodestruction. Ce phénomène d'une mort programmée qui ne fait pas sens !
Quelle réponse apporter en analyse à un patient qui souffre d'une maladie incurable ? Sinon à savoir mourir… ou à nier la mort ?
Gilbert Desmoulins évoque un simulacre de mort dans les westerns, dans ces films qui évoquent le Far West : c'est du domaine de l'ailleurs de la croyance et du néant…
Valérie Batteux nous rappelle que pour l'enfant en âge de raison il est impensable qu'il n'y ait rien après la mort : il se raconte des choses et cherchent à se trouver une suite. Exemple clinique d'enfant qui disait : « j'aimerai me tuer, mourir pour aller voir et revenir pour dire ce qu'il y a après ». Enfin, la représentation de la mort est-elle la même pour un psychotique, un névrosé, un mélancolique ?
Nous revenons sur la dialectique du maître et de l'esclave qui articulerait notre conception de l'espace de l'analyse.
Gilbert Desmoulins nous dit que le cabinet est espace en miroir avec 4 pôles : l'analyste, l'analysant, ce qui se dit et ce qui tombe et sur quoi s'articule l'objet *a*. C'est un Sujet tiré à quatre épingles.
Selon Martine Butez : c'est un espace où se joue de façon différente une relation singulière.

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 12**, samedi 15 mars 2025.
Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.

[70] *Ibid*, p.36-37
[71] *Ibid*, p. 38.
[72] *Ibid*, p.42.

Présentation du texte « Discours philosophique, Discours analytique » par Odile Grimbert-Doumit. Suite et fin p. 37 à 49.

Nous revenons sur le renversement qu'opère Élie Doumit de la dialectique du maître et de l'esclave : l'esclave serait en fait le maître du maître, il vit et ne travaille que dans l'espoir de sa mort pour prendre sa place en faisant l'économie de la sagesse et avec l'illusion que l'autre ne serait plus un obstacle. Dans ce propos, Élie Doumit semble définir le paradigme de l'intégriste. Il note une erreur dans l'interprétation hégélienne de la relation analytique où la place de l'un et de l'autre serait établie, alors qu'en fait ils méconnaissent la puissance de la négativité de leur situation réciproque.
Cependant l'interprétation de Doumit du *Wo Es war, soll Ich werden* est contradictoire, car il la situe dans la dialectique hégélienne tout en dénonçant l'abolition du Sujet par la science, une science dont Freud souhaitait se rapprocher quand il voulait faire de la psychanalyse une science. Or, Doumit affirme que sans la science la découverte de Freud eut été impensable. Pourquoi ? Il ne l'explique pas.
L'auteur se réfère alors à Lacan pour sortir de cette impasse et pour comprendre le *Ich*, non comme le Moi, mais comme une cheville, un « lieu du réseau des Signifiants »[73] ; un passage, une passerelle pour le Sujet, et non un facteur déterminant.
Car Lacan définit la science « comme un savoir ponctuel et évanescent » (*Écrits*), un savoir dont nous serions privés de deux manières : symbolique et imaginaire. Selon Élie Doumit, Lacan situe le discours philosophique au niveau de la castration imaginaire avec la solution idéale, universelle, mais illusoire d'un retour à l'être pour soi sans distinction sexuelle et dans la méconnaissance du désir. Alors que le discours analytique place le Sujet dans la division et ouvre le champ de l'Autre où le Sujet n'est pas un être de parole (la parole conciliante, voir Habermas *L'Espace public*) mais « un être pensant en tant qu'il est un être en souci ; c'est qu'il ne cesse pas -comme le dit Sartre- d'être en travail, d'être en question, d'être affecté et d'être vulnérable à tout ce qui peut advenir »[74].
Mais Doumit considère qu'il ne faudrait pas réduire le discours philosophique aux seuls discours kantien et hégélien qui feraient de l'imaginaire l'espace d'une fausse plénitude. Car le discours c'est aussi l'espace de la sublimation, de la création… et se serait une erreur de considérer le discours analytique comme un savoir de la réalité.
Doumit nous rappelle que c'est la pratique analytique, à ne pas confondre avec la clinique, qui nous permet d'entendre « un savoir qui ne se sait pas »[75]. Et que ce qui pourrait être structuré comme un langage n'a rien à voir avec la linguistique et le blabla, qui dans sa « forme unifiante et humanisante ne s'établit qu'en faisant barrage au désir »[76], mais que c'est une affaire de logique antinomique au dire et au dit. Élie Doumit soutient alors l'idée que seul le « réseau logico-mathématique constitue l'élaboration la mieux articulée de la signifiance et forme le domaine qui offre, par-delà la parole assujettie aux effets du langage, un support à la possibilité d'une articulation symbolique »[77].

[73] *Ibid*, p. 42.
[74] *Ibid*, p. 33.
[75] *Ibid*, p. 45.
[76] *Ibid*, p. 46.
[77] *Ibid*, p. 46.

Une affirmation stupéfiante quand on connaît l'homme amoureux de la poésie ! Mais nous sommes en 1983 quand après Lacan, chaque lieutenant des écoles psychanalytiques cherche à prendre position, une position qui permettrait de gravir les échelons et se situer entre les « messies du mathème » et « les mercenaires de l'amour » ?
La difficulté d'Élie Doumit est de passer d'une dialectique aristotélicienne qui oppose les contraires à une logique s'ouvrant sur cet espace vide où se loge le désir et ce fameux manque-à-être.
Comment donc introduire la question du Réel dans le discours ? C'est le problème sur lequel Doumit trébuche avec son titre binaire. Une fois réglée la question du discours philosophique, comment faire avec le discours analytique quand on a un parcours lacanien. Comment la topologie pourrait être un outil dans la *poétique* lacanienne, son style baroque ? Car en suivant le chemin de Doumit au cours des textes étudiés, on voit bien que se dessine une poétique. Et que la parole chez Lacan presque aphasique à la fin de sa vie prend une toute autre portée avec Élie Doumit qui ne cherche pas essentiellement à communiquer à comprendre et transmettre l'enseignement de Lacan mais à chercher non pas seulement à être, ou à dire, mais à trouver comment se situer dans la marge, à la frontière d'une situation quand dans le monde où nous vivons il devient difficile voire impossible de trouver sa place.

Discussion : la question se pose autour du fantasme, de la jouissance et de l'amour. Ce qui nous a manqué à la lecture de ce texte.
Questions : bon alors discours philosophique, discours analytique, mais qu'est-ce qu'un discours imaginaire ? On se déplace régulièrement dans la lecture de Miettes avec la même intrigue. Avec la topologie au moins on sait à quoi s'en tenir : le trou.
Proposition Odile : il faudrait peut-être essayer de distinguer substance et consistance.
Proposition Gilbert : « et le vrai du Réel. Il faudrait se dégager du sens. Le symbolique, c'est pas seulement les mots. Et qu'est-ce qui définit le sens ? L'articulation du Sujet a son trou, il y a son fantasme ».
Valérie soulève l'idée que le fantasme reposerait sur le souvenir d'une première jouissance qui viendrait couvrir le Réel, au cours et après une première satisfaction. Ensuite quand l'objet est perdu, il y a désunion, déliaison.
Odile : la désunion se manifeste par le non ou le nom, ce qui est plus facile pour une femme, alors que pour un homme, il transmet le nom du père, mais peut-être plus maintenant (je pense au denier livre de Mustapha Safouan, *La Civilisation post-oedipienne*).
Valérie : le retour à cet état patrilinéaire n'est plus possible.
Gilbert : sauf dans l'amour…
Martine : c'est ce qu'on appelle le lien…
À ce propos Valérie rappelle que dans cette question de l'amour et du transfert vient jouer l'objet a.
Gilbert : nous en revenons à la question de l'objet et de la chose soulevée par Doumit avec Kant, Hegel et Heidegger : la chose serait le *Dasein*, pour faire simple, l'artisan du Moi. Mais il y a plein d'autres discours, dont on ne peut en avoir que des morceaux…
Martine : pour revenir sur le titre de cet article, le discours c'est ce qui nous permet de nous sentir solide pour être capable d'aimer : on va coudre des petits morceaux pour retrouver un paradis perdu et le lien avec l'autre.

C’est sur cette remarque pleine de sagesse que se termine la séance.

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 13,** mai 2025.
Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.

Lectures de « L’Immonde » par Martine Butez et « L’Amour en prime » par Valérie Batteux-Bourlard.

À propos de « L’Immonde », martine s’interroge sur le titre. De quoi s’agit-il ? De l’impure ? De ce qui relèverait du dégout ou inversement quelque chose qui serait hors du monde et donc pur, voire sacré.
Déboussolée par le titre sur lequel nous reviendrons, Martine s’appuie sur l’idée avancée par Élie Doumit à savoir la question de l’orientation de l’analyste dans la cure et en sous-entendu la question de sa formation. L’allusion métaphorique de l’auteur à un Orient et une étoile nous invite en effet à nous interroger sur la question de la direction de l’analyse et aussi avec l’étoile sur la question du désir. Qu’en est-il du désir de l’analyste ?
Martine nous propose de suivre les déclinaisons étymologiques du mot désir, et de voyager comme ceux qui le faisaient avant l’apport des outils technologiques, en suivant une étoile. On se cogne dit Martine à l’inaccessible (« l’inaccessible étoile » cf. Jacques Brel) dans cette quête de l’autre, de l’analysant qui vient le plus souvent en analyse pour, porter plainte dirait-on, ou déposer sur le divan une perte, et faire preuve ou l’épreuve d’un désastre.
Martine nous fait connaître le point de vue de la linguiste Alice Krieg-Planque dont l’ouvrage *Analyser les discours institutionnels* dit de manière claire ce qui est en jeu dans le discours, de sa production à sa diffusion. L’auteure met en évidence « l’effet de fermeture » qu’une formule, un mot peut provoquer et conduire au désarroi.
Martine revient donc sur la question soulevée par Élie Doumit à savoir : qu’est-ce qui ferait monde et qu’est-ce qui me protègerait de la « rupture », « quand la rupture en vient à menacer mon *Umwelt* »[78] ? Pour comprendre la pensée de Doumit, Martine revenir sur le refoulement du Signifiant et son enchaînement.

Gilbert intervient pour expliquer ce discours et la place du S1 qui, si on fait l’hypothèse qu’il est refoulé, nécessite un S2 qui est sensé rendre compte de S1, mais sourd une perte qui appelle à la production d’un S’2 …

Gilbert pose une question sur ce que dit Doumit du fantasme qui viendrait répondre au symptôme en analyse : « dans ce qu’on appelle la phrase du fantasme, mais qui renvoie en même temps à ce à quoi est suspendu cette phrase, à ce qui la fonde et qui fait trou dans la représentation : le désir de l’Autre »[79]. Est-ce que l’analyste va reconstruire le fantasme ?
Réponse de Martine : non, plutôt le décrypter.

[78] *Ibid*, p. 129.
[79] *Ibid*, p. 131.

Martine revient alors sur la métaphore de l'étoile et sur la façon dont les églises seraient orientées en Europe, c'est-à-dire vers l'Orient, donc ailleurs.
Odile : cet ailleurs ne serait –il pas le lieu de l'Inconscient ?
Martine nous parle de Jean-Marie Le Quintrec : *Le Protocole de l'amour* et de la nostalgie d'une étoile et revient à ce qui « anime notre tropisme ontologique qu'exprime l'antique *toti en einai* : ce que nous avons à être »[80].

Remarque Odile : je pense à Kant évoqué dans la première phrase du texte « comment s'orienter dans la pensée ». La liberté de penser se heurte à la contrainte civile où se confondent liberté de parler et liberté de penser. Je prends pour exemple D. Trump qui s'appuie sur le 1er amendement pour dire n'importe quoi, mais il empêche les autres non pas de parler, mais de penser contre lui. Il me semble que dans cette métaphore de l'étoile et de l'Orient, Doumit évoque l'exil, un mot qu'il réitère trois fois, pour parler de l'analyse. L'Orient serait selon moi une métaphore de l'Inconscient et l'étoile (le Réel) qu'on ne peut pas voir et pourtant à laquelle il faudrait se fier, qui nous dirige.
Autre chose : selon Doumit, le symptôme conforte la place du Sujet dans le monde, « ce qui garantit à ce monde un effet de consistance »[81], alors que le fantasme le déplace « il en révèle l'envers »[82]. Ce qui conduit Doumit à dire qu'il y a deux versants dans l'écriture lacanienne du symptôme : « le territoire déchu de la formalisation » et le nœud borroméen, cet ailleurs…

Martine soulève alors une question : oui, mais cela nous échappe, cet espoir d'un ailleurs.

Valérie nous rappelle que l'exil, comme métaphore du parcours en analyse, est une expérience intime. Alors que l'expérience de l'ailleurs, c'est ce qu'on partage et non ce qui sépare.

À propos de l'exil Gilbert fait allusion à Ulysse qui, quand il rentre chez lui, après une longue absence, ne reconnaît plus rien de ce qu'il croyait connaître et cela le conduit à un acte meurtrier, il tue tout le monde à l'exception de quelques uns.

De l'immonde alors nous pouvons nous demander s'il ne s'agirait pas d'un voyage détourné quand l'analyse entretiendrait un leurre, celui de retrouver comme Ulysse un royaume et un amour perdus.

C'est sur cette idée que nous terminons la séance avec la lecture du poème de Baudelaire « Anywhere out of the world » et nous enchaînerons avec la proposition de Valérie sur sa lecture de « L'Amour en prime ».

Rapport cartel Lille « Miettes », **séance 14** ,07 juin 2025.
Présents : Gilbert Desmoulins ; Valérie Batteux-Bourlard ; Martine Butez ; Odile Grimbert-Doumit.
Lecture par Valérie Batteux-Bourlard de « L'amour en prime ».

[80] *Ibid*, p.131.
[81] *Ibid*, p.131.
[82] *Ibid*, p.131.

Valérie trouve le titre décapant tout comme les propos de l'auteur à la fin de sa communication qui nous invite à renoncer de savoir où on en est dans une histoire d'amour.
Et à quelle place ?
Valérie situe la communication dans le contexte d'une série d'interventions à l'École de Bretagne sur le thème « Entre désir et jouissance, que reste-t-il de nos amours ». Un thème qui rappelle une chanson.
Valérie est sensible à la parole subjective de l'auteur qui parle de son enfance, de là où il vient, de l'Orient, du Liban, ce levant où le dimanche matin « on se devait au réveil de prier, de méditer et de respecter un certain silence… »[83].
À propos du thème sur lequel Élie Doumit est invité à parler, c'est la question du reste qui accroche.

Valérie revient donc sur la problématique proposée par l'École de Bretagne qui suppose que la dimension du désir serait déplacée par rapport à la jouissance. Comment comprendre cet écart et ce qu'il en reste ?

Selon Valérie, Élie Doumit répond d'entrée de jeu en s'exposant avec un côté qui n'est pas du tout psychanalytique. Il serait plutôt poétique en parlant du soir « il aurait été plus facile pour moi de venir vous parler d'amour le soir… »[84].
De l'amour, comment en parler ? Cela relèverait de l'intime, du secret. Et pourtant tout le monde en parle !
Valérie fait le lien entre le discours amoureux, de ses joies et de ses chagrins, et le travail en analyse torturé (où déformé ?) dans le transfert et de ce qu'il y aurait en prime.
De la primauté de l'analyste ? Peut-être pas.
Selon Valérie, l'analyste pourrait bien être élu à une place où il n'est pas, ou plutôt où il ne s'attend pas à être. Valérie revient sur la comparaison que fait Élie Doumit entre le transfert en analyse et l'image chrétienne de l'amour répandu en Occident, celle de la madone. Doumit parle d'une « fissure » dans cette image (imago) et dans la demande qui en analyse ne peut pas se réduire à une demande d'amour ou de réparation.

À ce propos Gilbert nous avertit de la difficulté de s'en défaire quand l'analyste devient le suppléant d'un objet d'amour et nous renvoie au texte *L'Esquisse* un texte (dans sa correspondance avec Fliess) où Freud élaborait à une époque (en 1895) la possibilité d'une psychanalyse scientifique.
Ouf ! Ce ne fut qu'une esquisse.

Sur la question de l'amour, Valérie nous rappelle deux notions : celle de l'éros et celle de la libido. Sur ce point il faut distinguer Eros = pulsion et Libido = énergie. D'un côté nous avons quelque chose d'incontrôlable lié à Thanatos et de l'autre la libido, qui pourrait s'économiser. Valérie nous invite à comprendre que Doumit entend placer l'amour du côté de la libido et que

[83] *Ibid*, p. 134.
[84] *Ibid*, p. 134.

ce qui est en prime ne serait pas sans limite. Ce serait une plus value certes, mais qui nous rendrait malade : « qui fait du névrosé un malade de l 'amour »[85].
Et pourtant la lecture de Valérie nous laisse entendre que l'amour est vital !
Nous discutons ensuite sur une question que pose Valérie intriguée par une allusion d'Élie Doumit sur la représentation de l'amour : « un modèle d'amour qui a particulièrement imprégné la société occidentale de sorte qu'on peut se demander si par exemple l'Islam peut se prévaloir d'un tel modèle »[86].

Réponse Odile : à cette époque Doumit rencontre et travaille avec la SMP au Maroc, c'est une question anecdotique.

Et bien non ! Au fur et à mesure de la discoussion nous commençons à comprendre que si l'image de l'enfant avec la mère (la madone) n'est pas représentée dans l'Islam, si elle n'est pas sacrée, c'est qu'elle présente un trou et on en revient à cette question énigmatique de Doumit à la fin de sa communication : « Mais pourquoi le trou ne pourrait-il pas être un support naturel à une éventuelle symbolisation ? »[87] .

Valérie soulève alors la question de l'identité. L'amour représenté par la figure de la madone serait un paradigme qu'il faut dépasser pour revenir sur le problème de la libido. Un amour qui selon Freud ne pourrait pas être qualifié autrement que masculin, trouve avec Lacan et le Signifiant du Phallus une autre compréhension.

Valérie souligne l'image du voile et le met en lien avec la question de la femme (c'est pour cela que l'allusion à l'Islam n'est pas anecdotique) et en rapport aussi avec le Signifiant en revenant sur la formule freudienne « l'anatomie c'est le destin ».

Le souci de Valérie est de comprendre ce que dit Élie Doumit quand il parle d'amour et quelle est la place de la femme dans cette histoire. Il semblerait que la femme, qui n'existe pas selon Lacan et on sait pourquoi, pour Doumit « elle se fait masque et ceci montre que la valeur du phallus réside dans ce voile qui l'occulte, c'est-à-dire qu'il vaut en tant que manque occulté »[88].
La question du voile m'interpelle autrement : je pense aux voiliers, aux vents, au *Kaïros* dans la navigation et à un bas-relief représentant le jeune Kaïros suivant la statue de Lyssipe[89].
De ce voile, Valérie en fait la métaphore du divan, quand dit-elle : « nous laissons sous le divan des restes, mais ce n'est pas sans personne derrière car le *dire de ce qu'on a entendu de soi* trouve quelqu'un ». Valérie parle de ce qui se liquide dans le transfert et emploie une image celle de l'uppercut. On est parfois sonné quand on sort d'une séance, analyste et analysant.
Odile : un coup de vent, comme dans une tempête…

---

[85] *Ibid*, p. 136.
[86] *Ibid*, p.136.
[87] *Ibid*, p. 141.
[88] *Ibid*, p. 138.
[89] Erwin Panofky, *Essais d'iconologie*, Les thèmes de l'humanisme dans l'art de la Renaissance, Éditions Gallimard, Paris, 1967 illustration 35 : « Kaïros, c'est-à-dire cet instant décisif qui marque un tournant dans la vie des êtres humains… pourvu d'ailes aux épaules et aux talons, il avait pour attribut une balance en équilibre sur le tranchant d'un rasoir » p.108.

Valérie nous rappelle cette chanson interprétée par Lucienne Boyer en 1930 : « Parlez-moi d'amour » d'un beau discours dont nous ne sommes pas dupes « vous savez bien que dans le font je n'en crois rien … et malgré moi je veux y croire … la vie est parfois trop amère si l'on ne croit pas aux chimères ».

Un débat s'engage sur la fonction dans la thérapie entre les messies du mathème et les mercenaires de l'amour pour convenir qu'en psychanalyse selon Gilbert il faut laissé ouvert le manque.

Valérie fait alors le lien avec l'étude de l'algorithme du transfert proposée par Doumit dans « Messie du mathème, mercenaire de l'amour » pour essayer de comprendre ce que dit l'auteur à la fin de « L'amour en prime » : « il faut remarquer que les parenthèses qui supposent l'unité de ces Signifiants mettent en place l'amour de transfert (…) cet ensemble revient à *trouer* ce savoir du fait même que l'ensemble compte comme partie l'ensemble vide. C'est à la place de ce *trou*, que Lacan instaure ce *s* comme Sujet supposé au savoir»[90]. Selon Valérie, c'est comme ça que ça accroche en analyse dans cet aller-retour de l'amour de transfert.

Valérie évoque alors Roland Chemama dans sa réflexion sur l'évolution du transfert chez Lacan où s'articule un mouvement, un balancement, entre l'acte et la parole.
« Le transfert change la nature des deux êtres en présence … il y a un effet de la pratique sur le psychanalyste, la psychanalyse doit se situer dans le dialogue ». Mais attention, il s'agit d'une dyade qui ne peut se remplir. C'est dans le leurre, le vide, ce point mort que se constitue le transfert. Il faut savoir se mettre à la place du mort.
Odile rappelle une séquence dans le film de Charlie Chaplin *La Ruée vers l'or* avec la cabane au bord du précipice, une métaphore du cabinet de l'analyste, qui bascule dans le vide et le vagabond (l'analyste ?) qui fait contrepoids.

Enfin, Valérie suppose que sur la question du transfert, car c'est bien de cela dont il s'agit dans cette primauté de l'amour : de l'objet transitionnel de Winnicott , l'objet a de Lacan et le lien avec la place et de la présence de l'analyste.
Valérie termine sur l'allocution très émouvante de Jacques Audiard à Cannes quand il remporte le prix du jury en 2024 pour son film *Emilia Pérez* et cite Winnicott : « se cacher est un plaisir, ne pas être trouvé est une catastrophe ».
Valérie nous propose, pour clore cette séance et le cartel la lecture de deux poètes portugais : Fernando Pessoa (1888-1935) : « Dans ce monde où nous oublions » et Luis de Camoes (1524-1580) « Amour est feu qui embrase en secret ».

[90] Élie Doumit, *Miettes psychanalytiques*, « Messie du mathème, mercenaire de l'amour », Louvain-la-Neuve, EME, 2022, p. 95.